

# MA CAPTIVITE

10 Mai 1940

a fin Decemb. 1942

Ernest BRACQ

(Reproduction Interdite)





I - INTRODUCTION.

Chaque fois que j'ai l'occasion de raconter un épisode de ma captivité à mes petits enfants, ils m'écoutent très attentivement et ils me demandent d'écrire ces souvenirs.

C'est donc avec plaisir que je me sou mets volontiers à leurs désirs et vais profiter de mes loisirs pour répondre à leurs souhaits.

Cependant, avant de commencer ce récit, je me permets de vous décrire ma situation, mais qu'on veuille ne pas y chercher de littérature.

Fils de commerçant en quincaillerie, je suis né le 2 Octobre 1900 au CATEAU. J'avais 14 ans lorsque La FRANCE connut l'affreuse guerre de 1914-1918, 39 ans quand le 10 Mai 1940, les allemands foulèrent le sol de notre pays et provoquèrent un conflit mondial.

J'étais d'une famille très unie. Mon père et ma mère étaient foncièrement chrétiens. J'avais deux soeurs religieuses, mon frère aîné était de 7 ans plus âgé que moi; il avait subi courageusement dans l'Infanterie toute la guerre de 1914-1918. Mon plus jeune frère avait 3 ans de moins que moi.

Dès ma première communion, mes parents m'envoyèrent à FROYENNES chez les Frères qui m'inculquèrent le sens du devoir et la fidélité religieuse pendant 3 ans. La guerre 1914-1918 dont j'ai connu les souffrances et les privations a été déclarée en AOÛT 1914 pendant les grandes vacances. Malheureusement, mes études furent de ce fait complètement suspendues et reprises en partie à FREVENT (Pas-de-Calais) par des leçons particulières données par l'Abbé HANNEBIQUE, jeune séminariste, ensuite à DOULLENS, à l'Ecole Moderne en grande partie occupée par un Hôpital anglais et dirigée par M. CHATELAIN, assisté de vieux professeurs non mobilisables, de sorte qu'à mon grand regret je ne fis pas d'études secondaires; je suis resté, hélas ! un primaire.

J'ajoute que ce séjour en pension m'imprégna le goût de la discipline et de la soumission.

Je remercie mon Père de m'avoir inculqué son goût du travail; il me fit suivre des cours techniques de menuiserie à FROYENNES, ce qui me rendit de grands services durant ma vie commerciale. De plus, j'avais un goût très prononcé pour le jardinage que j'avais appris à FREVENT et à BELLAC où nous étions réfugiés; cela me donna quelques expériences pour le travail de la terre.

Cette éducation et la connaissance de tous ces travaux journaliers et usuels me rendirent d'énormes services durant mes 31 mois de captivité; ils me permirent de résister aux travaux des champs qui m'attendaient en Prusse Orientale.

De plus, ma foi en la providence et mes convictions foncièrement chrétiennes m'ont aidé à garder un moral d'acier. Je me souviendrai longtemps notre détresse lorsque le soir dans les camps, assis inconfortablement sur le bord de notre baraque, la tête dans nos mains, pensant à LA FRANCE, à notre cher clocher, à ma femme, à mes chers enfants, ma pensée s'envolait vers eux malgré les miradors et les barbelés. Pour eux, j'offrais le sacrifice de cette séparation. Je gardais confiance et courage pour accepter les vexations, les mauvais traitements de nos gardiens, tout en gardant, néanmoins le sentiment d'un soldat français qui avait au cœur le goût du devoir, considérant toujours, malgré la situation démoralisante du captif, que la captivité était la continuation du combat. Je continuerai à servir mon pays en profitant de nos faibles moyens pour démoraliser nos ennemis et hâter, si c'était possible, la fin de ce conflit que nous n'avions pas souhaité.

Bien des années ont passé depuis mon retour en Décembre 1942. Je vais m'efforcer de relater sans phrases façonnées, cette période de ma vie qui m'a marqué pour toujours. Elle m'a fait connaître et apprécier

cette camaraderie qui est bée dans le creuset de la souffrance; en effet, nous étions tous sans exception : commerçants, industriels, artisans, ouvriers, de situation et d'aspirations différentes, professant des opinions politiques contraires, une éducation et un esprit religieux suivant les désirs de chacun, tout en gardant nos idées propres.

Cependant, nous avons vécu en excellents camarades, nous avons ressenti les mêmes joies, subi les mêmes peines, mangé les mêmes rations, partagé le même pain, exécuté le même travail. Nous avons découvert cet esprit de solidarité propre à notre Association qui étonne bon nombre de nos compatriotes ignorant cette épreuve et qui ne connaissent pas la joie qu'on éprouve quand on a le plaisir de rendre service à ceux qui se trouvent dans la détresse.

Ces feuillets ont été écrits aussi à la mémoire de ces bons camarades qui n'ont pas eu la joie de connaître les émotions du retour du retour au foyer.

Je pense à ce brave Fernand VERMOREL, qui obtint la Croix de Guerre en reconnaissance de son courage lors de l'attaque allemande en Mai 1940, et qui fut sauvagement abattu par les troupes soviétiques le jour de la libération.

Je pense aussi à ceux avec lesquels j'ai vécu ces 31 mois qui furent pour moi de si bons camarades; je nomme : Géry GELLEZ, André COTTEAUX, Léon COUPEZ, Léon LEMOINE, Henri MILLOT, Foyer de BERGOFF.

Avec leur souvenir, je vais retracer cette existence qui se déroula dans la région, si peu hospitalière de Prusse Orientale.

=====

MA CAPTURE ET MA CAPTIVITE

Mai 1940 à Décembre 1942

-----

Extrait du discours de M. LECANUET, Garde de Sceaux,  
au Congrès de ROUAN, le 12 Octobre 1974.

-----

"Vous représentez la pléiade des hommes qui ont souffert, qui se sont  
"sacrifiés, qui ont payé pour des erreurs qu'ils n'avaient pas commises,  
"qui pendant des années ont connu à travers les privations, le prix  
"irremplaçable de la liberté; des hommes comme vous qui, dans la  
"souffrance partagée, avez découvert les chemins, qu'autrefois peut-être  
"ils n'auraient pas découvert, de la fraternité, des hommes qui avez  
"souffert pendant des années des conséquences de la guerre, votre pléiade  
"est celle d'hommes de fraternité, certainement de paix et de justice".

-----

Paroles de Louis BAUDOIN, Secrétaire Général de la Fédération, le  
5 Octobre 1974 :

"La Captivité c'était le prolongement du Combat".

-----

II - MON INCORPORATION ET MA CAPTURE - 1940 -

J'étais affecté dans une Compagnie de renforcement comme travailleur, aux Usines CAIL à DENAIN, sous les ordres du Capitaine DECUPERE de CAMBRAI qui avait fait la guerre de 1914-1918 avec mon frère Henri et m'avait réservé la place de Caporal d'ordinaire chargé du ravitaillement et de la cuisine de 250 hommes, plus le mess des Officiers et Sous-Officiers.

C'était pour moi un poste intéressant d'autant plus que j'avais ma voiture personnelle pour mes déplacements. J'allais plusieurs fois par semaine à l'abattoir de VALENCIENNES pour toucher la viande, ainsi qu'à CAMBRAI pour les approvisionnements en légumes; nous étions au prêt franc, c'est-à-dire que nous touchions de l'armée une certaine somme pour la nourriture à laquelle venait s'ajouter une prime journalière de 3 francs par homme versée par les Usines CAIL, ce qui constituait une somme assez importante à dépenser.

Je faisais faire une cuisine au beurre, la végétaline de l'Intendance était échangée contre haricots et lentilles.

Quand je suis arrivé à DENAIN, nous n'avions rien pour cuisiner; j'ai dû demander un camion chez CAIL pour prendre à l'Usine GODIN à GUISE, 2 grosses buanderies intérieur émaillé, pour faire la soupe et cuire les légumes. Ensuite on me demanda un repas la nuit pour les hommes qui assuraient le poste de nuit.

Je suis donc allé aux émailleries JAPY à ANZIN, avec lesquelles, étant quincaillier, j'étais en relation, afin d'obtenir des boîtes à fricot émaillées avec un compartiment; chaque pièce était numérotée pour faciliter la distribution. Tout le monde était satisfait et tout marchait pour le mieux, tant pour les hommes que pour le mess.

Pas mal de soldats de la région retournaient manger chez eux le soir, de sorte que je possédais avec ce boni, largement de quoi les nourrir. Ils avaient à chaque repas : un hors d'œuvre (produits OLIDA), un plat copieux de viande, des légumes à volonté, fromage et dessert; je ne savais quoi acheter pour varier les menus. Il y avait des polonais qui venaient chaque jour chercher de grands tonneaux de déchets pour nourrir leurs cochons. (j'ai retrouvé, étant prisonnier certains des hommes de cette unité; tous m'ont dit : " si nous avons le pain que nous avons gâché à DENAIN ! "

Je partais plusieurs fois par semaine à VALENCIENNES avec mon ami Léon LEMOINE (Banque TRINQUET et LEMOINE) ainsi qu'à Saint-SOUPLET avec un autre bon camarade Sous-Officiers, Henri MILLOT; je les déposais chez eux et venais au CATEAU voir si tout allait bien au magasin; mon frère HENRI étant mobilisé, il n'y avait que ma femme et ma belle-soeur pour répondre aux réquisitions de l'armée française.

Malheureusement, le 10 Mai 1940, après cette période d'abondance, l'Usine CAIL fut bombardée une première fois. Les Allemands, bien renseignés, anéantirent le bâtiment où avaient été entreposés ses modèles, afin d'empêcher l'usine de travailler, tout en désirant la garder intacte pour eux ! ...

Nous sommes retournés le lendemain dans nos familles pour avoir de leurs nouvelles; Henri MILLOT avait deux filles; Léon LEMOINE, fille et garçon; quant à moi, il était convenu avec mon frère, démobilisé entre-temps que toute la famille évacuerait sur LIMEUIL (Dordogne) pour répondre à l'invitation de M. DOLLE de LILLE. On me chargea de supplier mon Père et ma Mère de partir également; ils ne voulaient pas quitter LE CATEAU; j'entends encore mon Père me dire en pleurant : "il faut que je quitte ma maison ! ... "

Il en avait beaucoup de peine car cette habitation qu'il avait fait construire était le but de sa vie. Hélas ! il pensait y finir ses jours, mais ne devait plus y revenir; il décéda fin Décembre 1940, réfugié à AIX SUR VIENNE.

Revenus à DENAIN, nous avons vu les dégats du premier bombardement; tous les carreaux étaient cassés, les glaces des magasins en miettes et déjà la population pillait les maisons abandonnées.

Notre Capitaine ne voulait pas quitter DENAIN, bien que la Compagnie avait reçu l'ordre de repli en Normandie. Nous avons donc attendu quelques jours korsqu'un contre-ordre arriva de LILLE nous obligeant de nous replier sur SAINT-POL ou FREVENT avec une première étape à BENI-FONTAINE près de DOUAI.

C'est alors que je me permis d'intervenir et de lui suggérer ceci : "Mon Capitaine, si vous pouvez choisir, prenez FREVENT, j'ai ma soeur qui y habite, son mari est malteur et a une nombreuse famille; il y a des chambres pour les Officiers et Sous-Officiers et du logement pour les hommes dans la Malterie."

C'est ainsi que des ordres de mission furent distribués à tous ceux qui possédaient une voiture avec l'adresse suivante : "3 Rue St-Hilaire - FREVENT". La compagnie pouvait donc s'y regrouper avec les hommes en vélo. Les chauffeurs, munis des papiers réglementaires, purent partir avec quelques camarades, firent plusieurs voyages et nous retrouvèrent tous le soir à BENI-FONTAINE, la première étape, dans une grande ferme déjà abandonnée par les propriétaires.

Le lendemain à midi, le Capitaine avait récupéré les demoiselles des postes d'HENIN-LIETARD. Nous avons mangé une volaille de la ferme préparée par un nommé DREUMONT (Gérant du Buffet de Valenciennes). Après le repas, un des nôtres ouvrit quelques bouteilles de champagne

trouvées dans la cave et chose invraisemblable dans ces tragiques journées, notre Capitaine souhaitait bonne chance à tout le monde et ajouta textuellement : "moi, en vieux jacobin, je lève mon verre à votre santé et à la "République, une et indivisible". C'était vraiment déplacé et je me permets de rappeler ces faits en un moment aussi critique; le Capitaine DECUPERE est décédé depuis "paix à sa mémoire".

Nous nous sommes donc séparé; je pris dans ma voiture CITROEN : Henri MILLOT, Léon LEMOINE, R OGER de Saint-SOUPLET et nous sommes partis bien décidés d'exécuter les ordres donnés. J'avais un ravitaillement complet de vivres : vins, apéritifs, alcool, essence, pneus de rechange, etc.... nous avons pris la précaution de nous munir de musettes pour le cas où nous devrions abandonner voiture et valises.

Après un voyage tréspénible au milieu des colonnes de réfugiés belges et français, par de petites routes que je connaissais, quelque fois à travers champs, nous arrivions en fin d'après-midi à PREVENT par SIBIVILLE ! où des personnes nous firent signe d'arrêter car on apercevait les blindés allemands et on entendait le bruit des mitrailleuses.

En arrivant rue St-HILAIRE, nous avons trouvé le Lieutenant et lui avons demandé ce qu'il fallait faire ? "devons-nous repartir à BENI-FO FONTAINE pour un 2ème voyage où nous replier sur ABBEVILLE pour franchir la Somme au plus vite ? " -"Prenez vos responsabilités" nous dit-il, "Les allemands arrivent, sauve qui peut , chacun pour soi ! "

C'est Hélas l'ordre que nous attendions depuis plusieurs jours; j'ai vu mon neveu Michel HORENT avec lequel je pris un cordial; je lui traçais son itinéraire et lui souhaitais bonne chance (j'ai su plus tard qu'en vélo, il avait pu rejoindre sa mère à ABBEVILLE.).

.... / ...

Nous avons remis tout en place dans la voiture et nous sommes partis tous les quatre, bien décidés à ne pas nous laisser prendre.

Nous primes la route de Saint-POL pendant gagner HESDIN . Un garde mobile sur la place nous conseilla cette direction; malheureusement, à peine avions-nous fait 1 Km. que la colonne s'arrêta; on nous dit : "Les allemands sont là ! ". Demi-tour rapidement dans une cohue indescriptible où j'ai perdu une aile avant, afin de pouvoir manoeuvrer; nous sommes revenus à FREVENT où la garde mobile nous donna la direction d'HESDIN. Mais pour prendre cette route, nous devions traverser la ville encombrée par 3 voitures de front; c'est alors que connaissant parfaitement FREVENT pour y avoir passé une grande partie de la guerre 1914-1918, je trouvais préférable de contourner la Ville, de sortir par la route de CERCAMPS et de reprendre la direction d'HESDIN.

Qui fut dit fut fait. Malheureusement, quelle ne fut pas notre stupéfaction de trouver en face du Chateau de CERCAMP, un char allemand qui nous barrait la route et au pied duquel se trouvait un soldat la figure brulée par le soleil, ayant dans la main droite une mitraillette dans l'autre une grenade à manche. Les allemands avaient déjà pris possession du carrefour et faisaient la signalisation; l'allemand s'avança et nous dit : "Munitione, munitione "; nous étions prisonniers.

Nous avâmes du lui remettre nos minables petits pistolets que nous avions acheté à VALENCIENNES quelques jours auparavant, en occasion ! Dans notre compagnie nous n'avions aucune arme, mais toujours en tenue militaire.

Mes camarades se mirent alors à gémir et se lamenter. Les voyant si déprimés , je leur dit : "nous sommes prisonniers, mais nous n'avons aucune blessure; prisonniers nous en reviendrons" et débouchant une bouteille de rhum de ma voiture, nous en avons bu une bonne rinçade

pour nous remettre; je tendis la bouteille au soldat allemand qui nous laissa prendre ce que nous voulions dans nos valises. Je remplis 2 musettes avec du linge et objets de toilette; je pris mon bidon plein de vin (il me rendit d'innombrables services par la suite); C'est à ce moment là que nous nous sommes promis de ne jamais nous séparer et de nous porter mutuellement secours si c'était nécessaire; nous regagnâmes le carrefour en face du chateau qui avait été transformé en Hopital . Nous étions les premiers prisonniers à cet endroit et nous attendions les événements.

Peu de temps après nous avons vu arriver , médecins major et le personnel de l'hospital à peine vêtus, les bras en l'air, poussés brutalement; ils avaient été certainement surpris dans l'exercice de leurs fonctions, tous consternés. Peu de temps après, nous étions plusieurs centaines; les allemands nous poussèrent dans une pâture toute proche, nous groupant en cercle au milieu duquel ils placèrent une auto-mitrailleuse prête à tirer à la moindre alerte.

C'est dans cette pâture que nous avons passé notre première nuit, couchés dans l'herbe et "abasourdis" par le bruit des troupes passant sans discontinuer. Beaucoup de véhicules étaient recouverts d'une couverture orange, les mêmes que certaines voitures de réfugiés belges; nous avons réalisé que c'était pour les distinguer et servir de signal pour l'aviation.

Nous avons compris que les voitures de réfugiés ! ... munies de cette couverture se distinguant la nuit étaient des espions; il ne faut donc pas s'étonner que tous les points stratégiques ainsi que les ponts sur LA SOMME à ABBEVILLE furent occupés avant même l'arrivée des troupes allemandes !

III - EN ROUTE VERS LA CAPTIVITE.-

Le lendemain, nous étions rassemblés plus de 1.000 et étions dirigés vers ARRAS. L'après-midi nous arrivions à RANSART, petite agglomération . Nous étions exténués et avions une soif terrible; mes camarades et moi nous nous trouvions en queue de colonne et avions mis nos mouchoirs blancs sur nos têtes pour nous protéger du soleil et permettre de nous retrouver en cas de besoin, lorsqu'un épisode tragique se produisit sans que nous en connaissions les raisons. Pour vous le décrire, je ne crois mieux faire que de vous donner le texte d'un article que j'ai demandé de faire paraître à mon retour en 1943 dont le texte était le suivant :

"SOUVENIRS ET RESOLUTIONS D'UN PELERINAGE"

RANSART, petit village paisible de la Picardie situé à 15 Kms au Sud-Ouest d'ARRAS, rappellera-t'il à certains P.G. de douloureux souvenirs ?

Acteur de cette mémorable journée, je voulais revoir et connaître les raisons pour laquelle la sauvagerie allemande se déchaîna sur une malheureuse colonne de prisonniers exténués marchant d'un pas désordonné.

Profitant d'un dimanche d'AOUT et de la suppression des S.P., je me rendis avec mon épouse dans ces endroits où s'attachait hélas trop de mauvais souvenirs.

Je désirais connaître les raisons de cette bagarre indescriptible. J'eus la chance d'être guidé dans ce village par une aimable personne et je pus faire la connaissance de civils qui ont vécu cette scène du 21 Mai 1940.

Au rappel de cette pénible soirée, leurs visages s'assombrissaient et on retrouvait dans leurs traits l'expression de terreur qu'ils ont éprouvé; il leur semblait encore, 3 ans après, entendre mêlés aux bruits des mitrailleuses, les cris désespérés de plus de 1.000 prisonniers, courant traqués comme des bêtes.

D'après les déclarations recueillies, voici à peu près les faits : nous venions de FREVENT et avions déjà fait sous un soleil brulant; environ 45 Kms à pied, performance remarquable pour des hommes la plus part non aguériss. A l'entrée du village, une borne fontaine laissait couler en abondance une eau fraîche et limpide, bonne aubaine pour des gars fatigués, torturés par la soif ! ...

Un homme du groupe s'avance alors avec son quart content de pouvoir se rafraîchir; hélas ! ... le S.S. était là et brutalement, comme ils savaient le faire, refoula ce soldat assez rudement. Le français au tempérament de sa race réagit spontanément et bouscule la sentinelle; il n'en fallut pas davantage pour provoquer une bagarre épouvantable; des coups de feu furent tirés, aidés par les canons et les mitrailleuses des chars cantonnés le long de la route d'ADINFER. Le pauvre soldat fut tué net et nous dûmes enjamber son cadavre. Ce fut un saut qui peut général, une bousculade sans nom; certains se réfugiant dans le cimetière où ils étaient abattus; c'était une chasse à l'homme dont les allemands s'amusaient.

Nos gardiens furieux nous donnant des coups de crosse dans le dos, arrachant les musettes de ceux qui ne suivaient pas et nous faisaient faire près de 3 Kms. au pas de gymnastique ! ...

D'après les témoins, plusieurs tombereaux furent remplis le lendemain par les débris laissés sur place.

Les habitants pris de terreur se réfugièrent dans leurs caves, les allemands recherchant les fuyitifs qui voulaient s'évader.

Il est difficile de connaître le nombre de blessés transportés à l'Hopital et de morts enlevés par les allemands. Ce qu'il y a de certain c'est que 6 tombes furent creusées au cimetière de RANSART. C'est là que je pus déposer quelques fleurs apportées à cette intention et m'y recueillir un instant.

Chers Camarades, une leçon doit nous rester au souvenirs de ces moments tragiques, car tous vous en avez connus. C'est dans ces circonstances difficiles qu'est né notre esprit d'entraide et de bonne camaraderie, c'est là qu'à pris naissance et devait s'amplifier par la suite ce noble sentiment de l'amitié, de la vraie, celle qui ne demandait pas à son voisin ses opinions politiques, ni son rang social, mais qui voyait en lui un ami, un frère à aider et à secourir.

Ce n'est pas possible et il n'est pas vrai que ces souvenirs soient déjà oubliés. Il faut garder jalousement cet esprit forgé dans l'épreuve et tous d'un même coeur essayons par notre exemple d'unité et de camaraderie de faire de notre beau pays une France fraternelle où il fera meilleur vivre"

Après cet article qui était destiné à la presse, je reprends mon récit ; Léon LEMOINE était près de moi; il fut frappé dans le dos par la crosse d'une sentinelle et tomba brusquement sur le sol se donnant un coup violent dans le bas ventre ; Il ne savait plus se relever et disait : "laissez-moi ici, autant mourir ici"; nous eumes toutes les peines du monde, Henri MILLOT et moi pour le relever, il fallait faire vite et coute que coute suivre la colonne. Nous l'avons trainé et avec toute notre énergie, nous avons pu avec lui faire en courant de toutes nos forces ces 3 Km. au pas de gymnastique au milieu des hurlements. Je me souviens avoir enjambé deux morts ou blessés avec la peur d'être descendus à notre tour.

C'était le premier de nous trois à avoir son aventure; inutile de décrire le tableau, ce fut démoralisant pour les respapés, longeant la colonne de chars dont les servants avaient grand plaisir de nous voir courir comme des fous.

Arrivé tant bien que mal à l'étape, je n'eus qu'une hâte "bréler" fortement ce pauvre LEON avec ma ceinture de flanelle pour atténuer les douleurs de sa chute. Après cette journée, vous devez comprendre que notre moral était à zéro et nous avions une grande frayeur des soldats allemands !

A peine couché, LEON fut pris de vomissements; heureusement nous étions dans une grange et avions de la paille à volonté. Ce fut une bien pénible nuit, mais la bête humaine est résistante et le lendemain nous reprenions la route de l'exil.

Après une étape d'environ 30 Km., nous arrivons à SAINT-LEGER LES CROISILLES dans une très grande ferme où flottait un énorme drapeau hitlérien; on nous distribua notre première soupe... un quart d'eau chaude où flottaient quelques rares légumes.

Nous avisons une petite écurie où nous nous sommes couchés; il y avait près de nous un tas de pommes de terre (hélas des pommes de terre crues ce n'est pas mangeable).

Après avoir enfin bien dormi, nous avons senti au réveil une odeur très désagréable; en effet près de nous se trouvait une cage avec des furets ! ...

Ce fut ensuite le départ pour ANNEUX - CABRAI par BRURSIES; Nous avons traversé le pont du canal où il y avait des chevaux morts depuis quelques jours et par cette chaleur, il s'en dégageait une odeur écœurante.

Arrivé à ANNEUX, on fit la pose dans une pâture en face de la ferme de M. André FAREZ où j'étais venu quelques mois auparavant pour mesurer le nombre de tôles ondulées nécessaires pour couvrir un petit hangar !

Après un moment de repos, je me suis inquiété de trouver un camarade connaissant l'allemand pour demander au gardien l'autorisation d'aller chez M. FAREZ, afin de donner de mes nouvelles; M. FAREZ était le beau-frère de mon frère HENRI; le gardien, bon enfant, m'accompagna, baïonnette au canon; j'ai essayé de trouver, sans résultat, du vin ou un morceau de pain; malheureusement, la cave était déjà vide et je revins tout penaud près des camarades.

Quelques moments après ce même gardien est venu me retrouver et m'a demandé si je ne connaissais pas d'autres personnes qui puissent donner de mes nouvelles chez moi, ce que j'acceptais avec empressement, me souvenant que j'avais un client : M. DEFONTAINE, maréchal, dont la femme tenait un dépôt de vins et épicerie. Je me suis rendu chez ce dernier. Pas de chance ; tout était pillé et le vin coulait à flots dans la pièce. Décontenancé, je vis un homme sur le chemin; je lui demandais s'il connaissait un boumanger tout près; je m'y fit connaître et la femme, très aimable, m'offrit un gros pain et une bouteille de vin; quelle aubaine ! ... au retour ce même gardien, un brave homme sans doute contrairement aux autres, me fit entrer dans une maison abandonnée; tout était pêle-mêle ; le mobilier renversé; les vêtements trainant à terre ; L'allemand qui ne savait aucun mot de français et moi par un mot d'allemand me fit comprendre, chose incroyable, par gestes, de changer ma tenue de soldat contre des vêtements civils ! ... j'étais "abasourdi" de sa proposition qui posait pour moi un véritable cas de conscience. Était-il sincère ? Que devais-je répondre ? Les copains pour moi étaient sacrés et ils avaient faim; nous nous étions promis aide et assistance ! et de ne pas nous séparer. Ce fut plus fort que moi, j'ai préféré garder l'amitié et la confiance de mes camarades; je suis allé les retrouver; ils avaient faim et soif, j'avais du pain et du vin; je suis reparti en ayant soin de camoufler sous ma capote, mes précieuses denrées, car j'aurais été assailli par les autres, la faim n'ayant aucune retenue, c'était la défense pour la vie.

Ce récit démontre à quel point j'avais déjà au coeur l'esprit de camaraderie qui m'a toujours aidé à supporter ce calvaire (j'en ai rêvé bien des fois plus tard sur ma paillasse dans les Kommandos ! ...).

Ce fut ensuite le départ pour CAMBRAI, par CANTAING où au passage j'aperçus le "PERE" SENEZ, un bon client; il avait l'air égaré, tout à fait perdu en voyant notre colonne marchant hébétés comme des automates.

Passés à NOYELLES-sur-ESCAUT. Sur cette route avant CAMBRAI, un camarade m'offrit à boire une goutte d'alcool qui me provoqua de très violentes coliques. Par pudeur, j'ai profité d'une haie le long de la route pour me cabher et me soulager. J'étais inconscient, sans force et ne me suis pas rendu compte que notre gardien me mettait en joue croyant une évasion. Heureusement qu'Henri MILLOT et Léon LEMOINE l'empêchèrent de tirer et m'attendirent; c'est grâce à eux si aujourd'hui il m'est possible de retracer cette triste période.

Ce fut mon tour d'avoir une défaillance ! ... Nous sommes enfin arrivés à la Citadelle de CAMBRAI. Dès notre présence dans la cour, on nous fit mettre en cercle pour la fouille, les musettes vidées, les abjets alignés à terre; on nous enleva nos couteaux et nos fourchettes, lorsqu'à un moment mon ami Henri MILLOT s'effondra atteint d'une insolation. Il faut dire qu'il faisait une chaleur étouffante, nous étions exténués et en plein soleil. Léon LEMOINE m'aida à la relever et à le transporter sur le talus de la Citadelle, à l'ombre; j'avais heureusement de l'eau de Cologne dans ma trousse de toilette; je l'ai frictionné énergiquement. Au bout d'un moment, il rouvrit les yeux et me dit : "Ernest; je vais mourir, tu vois ma femme et mes enfants, prends mon portefeuille, tu t'occuperas d'eux ! ..." Mais, le frictionnant à nouveau vigoureusement, je lui dit "on ne s'en vas pas les uns sans les autres, cela va aller mieux".

En effet, dès qu'il put se lever, nous nous sommes mis en quête de lui trouver un lit dans le bâtiment de la citadelle où déjà toutes les places étaient occupées. Les hommes fourbus étaient allongés pêle-mêle sur le ciment même des escaliers.

Enfin, nous avons pu trouver un encadrement de bois sur lequel était cloué un grillage solide; quand à nous, nous nous sommes couchés près de lui sur le sol humide. Nous étions anéantis et avons eu la chance de dormir un peu.

Toutes les canalisations de la Ville de CAMBRAI avaient été coupées; nous avons été ravitaillés en eau avec des tonnes réquisitionnées dans les fermes, mais il y avait une telle bousculade à la distribution que notre quart était presque vide quand on sortait. Inutile de dire avec quelle avidité nous buvions les quelques gouttes qui restaient.

Nous y avons dormi une deuxième nuit comme des brutes, protégés par nos capotes et nous servant de nos musettes comme oreiller car les velours étaient monnaie courante; il y avait avec nous des soldats anglais qui n'hésitaient pas à nous dévaliser. Il y avait également des soldats des troupes noires, des gendarmes, etc...

Le lendemain, quelle émotion ! direction du CATEAU ! nous passons à BEAUVOIS où de braves gens avaient placé sur la route des "cuvelles" remplies d'eau et de vin.

Puis INCHY; un habitant qui m'avait reconnu au passage m'apporta une bouteille de vin; quelle aubaine ! à la sortie du village, un prisonnier de notre groupe, exténué, les pieds en sang, s'est assis sur la borne kilométrique de la vieille route sur laquelle sont encore indiquées les lieux; un gardien vint lui dire de se lever et de continuer sa route, mais le pauvre lui fit signe qu'il n'en pouvait plus; voyant son refus, le boche lui donna un violent coup de baïonnette dans la cuisse qui le fit basculer à terre ! ... Qu'est-il devenu ???

Il ne fallait pas s'arrêter et toujours marcher, les trainards recevaient des coups de crosse; on devait avancer coûte que coûte et continuer notre calvaire ! ...

Le jour commençait à tomber quand nous sommes arrivés au CATEAU. J'avais d'avance préparé en hâte quelques bouts de papier, afin de les remettre à un Catésien, signalant que j'étais prisonnier; je demandais du ravitaillement, du méta-vaccin pour soigner et arrêter les échauffements, etc...

Je suis passé par la rue de France où j'ai aperçu les femmes LEDRU à leur fenêtre ; je leur ai crié : "que sont devenus ma femme et mes enfants ? " - "tout le monde est parti me répondirent-elles". J'avais eu tort de leur causer, car l'allemand qui nous gardait l'avait remarqué et il est venu se placer derrière moi pour me surveiller.

Nous sommes passés en face de mon magasin et ensuite en face de chez Melle VERIN, personne très énergique qui m'avait prévenu qu'elle ne partirait pas; aussi à sa porte, je me suis mis dans l'encoignure et donnais un violent coup de sonnette en glissant rapidement dans la boîte aux lettres le petit message préparé, mais sans pouvoir attendre son arrivée. La sentinelle qui me suivait me donna un violent coup de pied au derrière

en me disant : "Raeuss ". J'ai dû, bien tristement, reprendre la route de CATILLON, après être passé en face de chez moi avec la clé en poche ! ... (j'ai su plus tard que j'avais bien fait de ne pas entrer, la maison était déjà occupée par un central téléphonique).

Arrivés à la nuit à CATILLON, nous avons été parqués dans un pré à gauche, après le canal. A peine en place, un orage très violent nous surpris; une pluie diluvienne se mit à tomber et nous n'avions aucun abri pour nous protéger. Nous nous sommes serrés tous les 4 et avons mis sur nos tête une couverture pour nous protéger de la pluie.

Nous avons attendu la fin de l'orage pour nous allonger sur l'herbe complètement trempée, et, fourbus nous nous sommes endormis. Heureusement, nous étions jeunes encore pour supporter une telle humidité.

J'ai appris plus tard que Melle VERIN était venue le lendemain m'apporter des vivres et des vêtements civils pour me faire évader; nous étions malheureusement partis.

Avant de repartir, je détruisis tous les papiers compromettants que j'avais sur moi. On nous distribua à chacun un gros morceau de fromage de Hollande provenant sans doute de la Laiterie de LA GROISE, ce qui nous réconforta.

Un major allemand passa dans les rangs et demanda s'il y avait des malades qui ne sauraient pas suivre. Notre ami Henri MILLOT avait les pieds en sang et ne savait plus marcher; je l'ai supplié de se faire inscrire puisqu'on promettait de les transporter en camion, afin de les retrouver le soir; il se décida à nous quitter, mais ne l'avons jamais revu avant le camp du I.B. en PRUSSE ORIENTALE. Je lui remis une petite valise que j'avais conservée et qui me gênait pour marcher : "Tu me la rendra plus tard".

Nous reprîmes donc la route en direction de CARTIGNIES où un bon client (M. CHAMPION) me donna en vitesse une bouteille de vin. Arrivés à LAROUILLIES on nous parqua dans une pâture entourée d'une haie. Or, le lendemain matin, je vis passer les gens du village qui portaient traite; j'en profitais pour leur demander du lait et à leur retour, un honnête cultivateur, en faisant très attention de ne pas être vu, me remplit mon bidon de deux litres de délicieux lait encore chaud; c'était une aubaine.

Il faut dire que nous étions fermement décidés à tenir coûte que coûte et à profiter de toutes les occasions pour nous ravitailler.

Il va s'en dire que chaque fois, le partage était fait, nous en profitions tous les trois.

C'est comme cela que tant bien que mal en nous aidant mutuellement, nous avons pu suivre la colonne.

Bien que trouvant toujours les étapes trop longues, tant notre faiblesse était grande, nous sommes passés à GIVET, MARIEMBOURG, BEAURAING. Dans cette dernière ville où avaient eut lieu des apparitions de la vierge; nous étions réunis dans une grande prairie bordée d'un petit ruisseau où coulait une eau claire et limpide; nous avons pu y faire un brin de toilette, chose que nous n'avions pas faite depuis le 20 MAI ! ...

A 5 Heures du matin, les allemands nous ont fait lever et rester debout en attendant à 9 Heures une distribution de soupe. Je ne sais si on peut se rendre compte de la difficulté à se tenir debout si longtemps, affaiblis ~~que~~ nous étions. Ceux qui voulaient s'asseoir ou se coucher étaient brutalement obligés de se lever.

A la distribution, on nous obligea à nous présenter munis d'un récipient pour obtenir une louche de soupe bien claire ; en passant près du grand porche où se trouvait une cuisine de fortune, une idée lumineuse me vint à l'esprit . J'ai demandé au français qui était là de service comme cuisinier : "as-tu du riz ? " ce dernier me répondit "OUI, passe ta gamelle "; je vidais immédiatement cette dernière qu'il plongeait dans un grand sac de riz. C'était un vrai miracle. Léon LEMOINE qui le suivait en fit autant et nous nous sommes trouvés à la tête de deux grandes gamelles de riz ! ...

Cela nous a permis de survivre et quelquefois, en cachette quand nous pouvions faire un petit feu (ce qui était strictement défendu), nous en faisons cuire et le mangions nature et sans sel, même souvent à peine cuit.

A partir de ce jour là, nous avons décidé d'aller seulement deux aux distributions, le troisième restant à surveiller nos affaires, car les vols étaient nombreux, le partage étant fait ensuite.

Après plusieurs étapes nous sommes arrivés à BERTRIX (Belgique) où nous avons été embarqués dans des wagons à bestiaux : direction TREVES (Allemagne). Ce jour là nous étions tellement affamés que nous avons mangé le riz avec l'étain de la gamelle resté collé !...

Enfin, voici TREVES; c'était notre premier contact avec l'Allemagne et les allemands. Il ne fut guère réjouissant pour nous, déguenillés, trainant lamentablement.

A la sortie de la gare nous fumes rassemblés; nous étions défaits et tristes; nous primes la route menant au camp en une colonne désordonnée; les habitants étaient massés sur les deux trottoirs, fiers de la prise de leurs chefs; ils devaient se dire intérieurement : "voilà notre butin de guerre". Nous entendions leurs cris de joie. Ils nous examinaient en nous montrant le poing, même les enfants se joignaient à leurs parents pour nous narguer; c'était lamentable; Les oriflammes à croix gammées disposés au haut en bas des immeubles flottaient au vent tout le long de cette route qui était notre calvaire pour des hommes exténués, le ventre creux, dans l'angoisse de l'inconnu.

Nous sommes arrivés enfin, dans un camp immense aménagé précédemment pour les juifs. Il y avait de très grandes baraques en bois pour le logement, une cuisine très vaste ainsi qu'une pièce réservée pour nous laver, agencée avec de nombreux robinets.

La première chose que nous fimes ce fut la distribution de la soupe servie très chaude dans des assiettes à larges bords. Cette soupe

d'orge perlée nous a semblé délicieuse ! Cependant; nous avons été obligés de faire la queue debout malgré notre fatigue et notre extrême faiblesse. Pour nous permettre de tenir le coup, j'ouvris la dernière petite boîte de sardines qui restait dans ma musette : une sardine chacun !

Enfin, à peu près restaurés, nous sommes allés au lavabo et torse nu , nous nous sommes nettoyés, ce n'était pas du luxe; quelle ne fut pas ma surprise de trouver au robinet , près de moi, un Catésien Jean DECUPERE, Sergent-Chef, Secrétaire du Colonel du 19ème régional de MAUMEUGE ; il me dit que CAZIER, un catésien qui parlait couramment l'allemand, était le Chef de baraque avec d'autres Catésiens; j'y ai trouvé : Maurice FLORENT, Henri LEGRAND, etc.... On me signala qu'Antoine LESPERANCE était aussi à TREVES; j'ai trouvé sa baraque, mais on me dit qu'il était déjà parti. Nous avons donc pu loger dans un baraquement où CAZIER était le responsable et qu'il avait pu faire passer pour une baraque de malades; nous avons pu nous y reposer plusieurs jours. On nous apportait la soupe à domicile et n'étions plus obligés de faire la queue.

C'est à TREVES que j'ai retrouvé MARIE, HAUDEN et LEGER qui étaient avec moi à DENAIN; c'est avec eux que nous sommes partis en PRUSSE ORIENTALE.

Le jour du départ, nous étions rassemblés plusieurs milliers dans la cour; je me trouvais au premier rang, lorsque l'officier qui commandait le détachement arriva; Je me suis avancé et, au garde à vous, je lui ai posé la question suivante : " Où nous conduisez-vous ? " Il me répondait en très bon français : "à 1.800 Kms d'ici". Je lui dit alors "vous exagérez"; "L'ALLEMAGNE est grande" fut sa réponse; l'avenir m'a appris que c'était exact.

La colonne fut formée et dirigée sur la gare de TREVES; Arrivés en gare, nous fumes chargés dans des wagons à bestiaux : 60 par wagon; nous ne pouvions pas tous être allongés; j'étais assis, le dos appuyé sur les parois du wagon, près de la porte de ce dernier; il va s'en dire que ce voyage de 3 jours et 3 nuits fut des plus pénibles et des plus dégradant; pour l'hygiène, il n'en était pas question. Les promesses de ravitaillement en cours de route ne furent pas tenues, à part une distribution faite en pleine nuit à BERLIN et organisée par la CROIX ROUGE internationale où je fus volontaire pour aller chercher le morceau de pain noir et la louche de café (erzas) par homme.

J'ai pu obtenir en plus pour moi, un morceau de pain; après avoir remercié, la corvée est revenue au wagon, toujours accompagnée de la sentinelle.

Je suis resté pendant tout le trajet dans la position signalée plus haut, sans pouvoir me lever ! ... Heureusement qu'un jeune de notre bande : GRIMBERT de CAUDRY, je crois, très bon gymnase, prenait de grands risques en ouvrant l'une des trappes, passait à l'extérieur et venait entre les gares nous ouvrir la porte; cela nous donnait un peu d'air et permettait, aidé par deux camarades, de faire nos besoins tout en roulant.

C'était bien triste et je me demande si on peut se rendre compte de notre situation ! ...

De temps en temps, nous regardions le paysage et nous avons remarqué que nous traversions le couloir de DANTZIG.

Le soir du 3ème jour, nous sommes arrivés au camp du I B en gare d'HOENCHTEIN.

Nous ne savions plus nous tenir debout à la descente du wagon, mais nous étions de suite remis à la réalité par un violent coup de cravache distribué par un caporal allemand.

Belle réception ! ... nous avions toutes les peines du monde pour marcher sur un chemin pavé d'énormes grès et la nuit était noire. De loin, nous apercevions les lumières éblouissantes des miradors qui entouraient le camp.

-----

IV - LE CAMP DU I B -

Le lendemain, au petit jour, nous avons remarqué le réseau de fils barbelés qui entourait un camp immense et autour duquel avaient été édifiés des miradors occupés par une sentinelle armée de jour comme de nuit.

Au loin, on apercevait le fameux monument du TANENBERG où était enterré le Maréchal HIDENTBURG.

C'était un immense emplacement dans lequel il y avait de vastes salles de réunions dans lesquelles avaient lieu, chaque année, les rassemblements hitlériens, le tout entouré d'un mur d'une grande hauteur, avec des créneaux dans le haut, de sorte que de loin on avait l'impression d'un bâtiment genre mosquée marocaine.

Il était interdit de sortir du camp où les sentinelles veillaient partout; deux rangées de fils barbelés électrifiés l'entouraient

Nous nous sommes couchés sous une énorme tente; le sol était garni de planches rebourrées de quelques copeaux de bois épars sur lesquelles nous devions nous allonger; les puces et les poux y étaient à leur aise !

Quelques jours après notre arrivée, j'ai pu voir un Catésien AVOT, facteur, qui m'a reconnu aussitôt ; il a pu me passer un bidon d'eau car dans son enclos il y en avait à volonté, ce qui manquait dans le notre.

C'est alors que j'ai appris que notre ami Henri MILLOT était là également, étant arrivé avant nous; il me fit savoir qu'il avait encore ma petite valise avec du linge, qu'on était très mal nourri et qu'il était volontaire, bien que sergent-chef, pour travailler en ferme, espérant pouvoir tenir le coup et être mieux traité.

Il me fit parvenir ma valise restée intacte. Ce bon camarade avait laissé fouiller ses affaires et a toujours pu éviter la vérification du contenu; c'était un geste que j'ai beaucoup apprécié et dont je lui suis très reconnaissant.

Rassemblés , puis dirigés sur les douches, afin de noyer les puces et les poux, nous fumes également tondu à ras par un coiffeur spécialiste. Nous avions l'air de bagnards avec nos têtes rasées.

Comme mes compagnons, je fus gratifié de deux initiales célèbres : K.G. Je dus supporter tant bien que mal le fardeau de tous les "KRIEGSGEFANGENEN" et subir mon sort, mon mal patiemment en espérant retrouver la vie familiale normale.

Pour l'instant, je devais faire preuve de patience et endurer d'être bousculé dans cette marée vivante d'hommes rassemblés par la force des événements.

Vint ensuite la photographie, tête rasée et muni d'une plaquette sur laquelle était gravée notre nom et notre numéro matricule de prisonnier.

En queues interminables nous dûmes récupérer nos vêtements que l'on avait désinfectés en les passant dans la chambre à vapeur.

A la distribution de la soupe, nous devions nous présenter à la file indienne et nous venions à tout de rôle chercher l'unique soupe ou les quelques pommes de terre à peine lavées, cuites à l'eau sous l'oeil vigilant du sous-officier allemand affecté à ce genre de travail armé d'une trique. Celui-ci surveillait la juste répartition des parts et empêchait les plus dégourdis à "rabioter" une ration en assommant ceux qui avaient une gamelle supplémentaire.

Les hommes devant la faim, se conduisent tous de la même manière. La race, la nationalité, le rang social, l'éducation, les coutumes, les habitudes, le bon usage, sont de vains mots quand il s'agit de satisfaire l'instinct alimentaire. Le menu était très restreint, juste suffisant pour entretenir l'être humain dans un état de grande faiblesse.

Nous sommes restés une quinzaine de jours au camp. Désœuvrés, tournant en rond. De temps en temps nous nous réunissions quelques camarades dont MARIE - HODAN. Nous fumions une JUNAC distribuée et assis sur le bord de notre tente. En plaisantant, nous disions aller aux informations ! essayant de nous distraire.

Cette vie m'était très pénible et l'ambiance du camp ne me plaisait pas. Je n'aurais pu m'y habituer; je pensais qu'en travaillant le temps passerait plus vite.

Aussi, c'est avec satisfaction, qu'un jour, un groupe fut formé et rassemblé pour partir en Kommande.

Nous étions désignés pour la compagnie de LOTZEN à environ 60 Kms du camp principal.

Nous avons roulé en chemin de fer une demi-journée. Nous sommes arrivés dans cette ville par un temps magnifique. Cette gentille cité de plaisance entourée des lacs MAZURIES où flottaient gaiement de petits voiliers aux couleurs vives nous a semblé magnifique avec ses villas et ses jardins très bien entretenus.

Elle se trouvait à environ 150 Kms de KOENIGSBERG et à près de 30 Kms de la frontière russe.

On nous réunit au fort de LOTZEN que notre Maréchal MORTIER avait connu puisque nous sommes passés sous un arc de triomphe construit par les soldats de l'Empereur NAPOLEON et sur les côtés duquel était gravé le nom de ses victoires.

Rassemblés dans la cour centrale de ce fort, nous avons vu arriver les cultivateurs, les artisans de la région, venus prendre livraison des prisonniers qu'ils avaient demandés. Ils étaient là avec leurs tracteurs ou leurs chariots attelés de ~~petits~~ chevaux genre arabe. On annonçait le nombre d'hommes désirés. Nous avons appelé cette triste cérémonie "Le Marché aux esclaves".

Ce fut le moment où chaque prisonnier s'adaptait à sa façon, selon ses aptitudes avec surtout la volonté de ne pas mourir de faim. Le boulanger se fit charretier, l'employé de bureau devint fermier etc...

A cause de notre faiblesse, nous étions handicapés pour effectuer les travaux des champs; malgré tout, chacun essayait d'être désigné pour être choisi dans une ferme.

Le civil allemand qui en prenait livraison regardait bien ses prisonniers, examinait leur musculature, changeait quelquefois d'individu.

Quand notre tour arriva, on demanda 12 hommes; Jean DECUPERE était près de moi; il m'avait dit : "tachons d'être ensemble"; malheureusement le nombre 12 s'arrêtait après moi. Il essaya de venir avec nous, mais le gardien le refoula brutalement ! ... C'est l'adieu que nous avons pu nous dire; je ne devais plus le revoir avant mon retour.

Le cultivateur qui nous emmena nous fit prendre le train; l'endroit où nous étions affectés se trouvait à près de 40 Kms ; c'était à NEUKOFF, petit village de prusse orientale et c'est là que je devais passer 17 mois de ma captivité.

A l'arrivée en gare de NEUKOFF, un chariot nous attendait attelé de deux petits chevaux; nous étions <sup>1</sup>12 pour le village et ils nous conduisirent chez nos fermiers respectifs; au passage, les enfants nous regardaient comme des bêtes curieuses ! ...

Je fut déposé chez Robert LANGE (ferme de 17 hectares), marié, il avait 2 garçons : BOBY 3 ans, ARAILLETE : 2 ans; plus tard, est née une petite fille qu'on appelait PUPECHIENNE. Les grands parents OPA et OMA, très âgés, restaient avec eux.

En arrivant , ils me donnèrent deux tartines de pain de seigle avec des ronds de saucisson qui me semblèrent délicieuses et de bonne augure.

Je devais coucher avec les camarades dans une chambre chez un autre cultivateur (Chez CZEPLINSKI); dans cette petite chambre la fenêtre était bardée de gros barreaux de fer scellés au mur. Nous couchions dans des lits superposés; comme mobilier : une table; un banc en bois blanc; dans un coin de la pièce, un gros poêle allemand garni de carreaux céramiques. Comme éclairage, une toute petite lampe au pétrole avec un bec de 2 " 1/2 !... Quelques couvertures toutes trouées posées sur nos paillasses garnies de paille. Quelques camarades avaient une couverture en duvet très chaude appelée en polonais : une piégina.

Mon patron à qui je demandais un jour une couverture semblable me dit : "quand j'étais soldat, je couchais sur la paille, une couverture trouée est bien suffisante pour un soldat prisonnier ". Je n'en méritais pas plus ! ... et pourtant nous avons connu 40° sous zéro !...

Malgré que ce logement était insuffisant pour 12 hommes , nous avons fait une bonne nuit, nous demandant ce que le lendemain nous réservait.

-----

V - MON PREMIER STAGE DANS UNE PETITE FERME -

Le lendemain, le soldat qui nous gardait nous conduisit dans nos fermes respectives. Léon LEMOINE était affecté dans la ferme en face de la mienne. Le soldat devait nous reprendre chaque soir pour nous ramener dans notre chambre. Cela avait un grand avantage; c'est que nos patrons ne pouvaient pas nous faire travailler trop tard.

Le premier jour dans ma ferme, le 27 JUIN 1940, la période des foins commençait; on me fit comprendre d'aller avec ROBERT et sa femme, muni de fourches pour charger les voitures.

Je ne me doutais pas de ce qui m'attendait !

En effet, j'ai chargé les chariots, mon patron répartissait le foin sur le véhicule. A la première voiture, cela m'amusait; à la 2ème, cela allait déjà moins bien, car j'étais obligé d'envoyer le foin très haut. A la 3ème, j'étais complètement anéanti; je commençais à sentir la fatigue de nos longues marches épuisantes, sans nourriture; j'avais maigri de près de 25 Kgs et nous devions travailler sous un soleil brûlant.

Vers midi, nous sommes revenus à la ferme pour manger; nous avons eu des pommes de terre cuites à la vapeur, très bonnes, avec une sauce que la patronne nous servait à la louche, 2 ronds de saucisson, sans boire et sans pain, mais la sauce était très copieuse. Avant, nous avions donné à manger aux chevaux, de la paille coupée mélangée avec de l'orge écrasée, le tout largement mouillé.

Après le repas, nous nous sommes reposés un moment et sommes repartis aux champs; j'ai eu beaucoup de mal à me remettre au travail; j'étais courbaturé de partout; j'étais en nage; à bout de force; le pantalon de soldat en gros drap me collait aux cuisses. Après la 2ème voiture de l'après-midi, mon patron qui me voyait très fatigué le fit monter sur le

chariot en haut du foin pour revenir à la ferme, afin de m'éviter de marcher. J'étais dans un tel état de fatigue que je n'avais pas la force de me cramponner au foin; quand les chevaux ont démarré, je suis tombé dans le vide et à terre sur le dos. Heureusement, je n'avais rien de cassé; mon patron arrêta les chevaux et est venu voir si je n'étais pas en morceaux ! ... Revenu ensuite dans la prè, je n'avais plus la force de prendre la fourche; j'étais dans un état de fatigue impossible à décrire avec une souffrance morale infinie; je me voyais déjà de retour au camp comme inapte au travail et y mourir de faim. Je me suis mis torse nu pour me rafraichir dans un petit ruisseau près du champ; je me suis aspergé la tête avec l'eau fraîche.

Ce fut pour moi une des plus pénibles journées de ma captivité que jen'oublierai jamais.

Le soir, je me suis retrouvé dans la chambre avec mes camarades dont un était flamand et qui parlait bien l'allemand. Je lui ai demandé de venir le lendemain avec moi, voir mon patron, pour lui expliquer que j'étais très déprimé après un mois de captivité, j'étais plein de bonne volonté, je ferai tout mon possible pour lui donner satisfaction, qu'il prenne patience, etc....

Heureusement pour moi, ROBERT LANGE fut plus humain; le lendemain il accepta de me garder à la ferme. Il me donna un travail plus léger. De temps en temps, il venait me demander si cela allait mieux et si j'étais moins fatigué. Il me fit nettoyer les étables, refaire les litières, etc.... et je lui suis gré, malgré son esprit hitlérien, d'avoir eu pitié de moi; il est vrai que je devais être à ce moment là un peuvre type. Le père de ROBERT venait aussi me voir pour m'encourager dans sa langue, mais je ne comprenais rien ! Un peu à la fois, je me suis habitué et vers la fin de ma captivité je comprenais presque tout leur "charabia."

Ainsi se passèrent des mois et des mois, seul français dans cette ferme, à en devenir fou. Heureusement que le soir nous pouvions avec les autres camarades français nous reconforter.

Je faisais tout le travail de cette petite ferme qui comprenait : 2 chevaux, 6 vaches, 15 à 20 cochons, 1 verra, des poules et des oies.

Je nettoyais les étables, donnais à manger au bétail; Je savais labourer, herser, planter les pommes de terre, démarier les betteraves, etc...

Quelque fois, j'allais avec OPA, le grand'père, réparer une cloture ou une barrière; j'aimais beaucoup aller avec lui, nous nous entendions bien. Plusieurs fois, il me dit en confidence : "nous n'aurons jamais les anglais" ... Il avait fait la guerre 1914-18 et ne disait pas comme son fils "Gut Krieg"; mais il ajoutait : "Il ne faut surtout pas le dire à ROBERT", car ce dernier était chef de parti hitlérien dans le village et aurait certainement battu son père s'il avait connu ses confidences qui me réjouissaient le coeur et me remontaient le moral.

Il est vrai que le père et le fils avaient souvent des discussions violentes; ils avaient tous deux un caractère très coléreux.

Certains soirs, le père CZEPLINSKI où nous logions, venait dans notre chambre pour nous annoncer que l'ANGLETERRE avait été bombardée, que LONDRES était démoli, que des quantités de bateaux avaient été coulés, etc....Mais il nous en fallait plus que cela pour nous démoraliser ! ...

Cependant, un soir, j'en avais marre de l'entendre et n'y tenant plus, je lui dis que jamais les Anglais ne seraient battus; Rouge de colère, il me dit : "Pasmalof attention ERNST , gross kapita- liste, nous nous reverrons après la guerre ! ..." Heureusement que les

camrades m'ont calmé en me disant "Tais-toi, tais-toi..." car je crois que nous en serons venus aux mains.

Notre groupe de P.G. se réduisait peu à peu, certains repartaient malades ou étaient renvoyés, ne sachant pas faire le travail. Mon ami LEMINE avait mal aux reins; il ne savait plus se tenir debout; il est vrai que cela le changeait étant banquier à VALENCIENNES, de son travail de bureau. Son Baouer (cultivateur) lui faisait mettre au pas de gymnastique une pincée d'engrais à chaque pied de betterave, pour éviter le gaspillage; il dut retourner à LOTZEN à la compagnie où il trouva une place à la poste des P.G., avant de revenir en Juin 1941 avec la classe 1918; après leurs départs, nous nous sommes retrouvés 3 bons copains : Nestor SAUVAGE, Louis PERRAT et moi-même. On a démonté les lits, ce qui nous donna plus de place dans la chambre.

Chaque soir, CZEPLINSKI et souvent son fils de 14 ans !... venait fermer notre porte à clé, après nous avoir enlevé chaussures et pantalon, pour nous empêcher de nous évader. Il était difficile d'en faire le projet, car nous étions à 2.000 Kms de chez nous ! ...

Peu à peu, mes forces revenaient, le travail ne me déplaisait pas; mon moral était excellent; j'ai toujours eu confiance en l'avenir de notre pays.

J'avais souvent des conversations avec mon patron; Un jour, il me dit qu'il faudrait que l'Allemagne gagne,, que les Français ne travaillaient pas, c'étaient les nègres qui le faisaient pour eux, etc.... Je profitais chaque fois que l'occasion se présentait pour les démoraliser. Je lui répondis que je n'étais pas d'accord et que je souhaitais que la France gagne; il en est devenu furieux, rouge de colère et j'ai dû lui dire pour le calmer : Je suis français, je souhaite que La France gagne, toi tu es allemand; tu voudrais que ce soit l'Allemagne, c'est logique" Il changea aussitôt d'attitude; il me tapa sur l'épaule et me dit : "ERNST est patriote".

Une autre fois, parlant de religion (nous étions dans un pays protestant) il me dit qu'il n'était ni catholique, ni protestant, qu'il ne croyait pas au Christ ni à la vierge, car ils étaient juifs ! ... il ne croyait qu'à HITLER "Gut prophète" . Je me rendais compte à quel point la propagande contre les juifs avait porté ses fruits.

Un autre jour, ma parronne me fit nettoyer le grenier; j'ai remarqué une ancienne baratte à beurre dans un coin; je lui ai demandé (le sachant très bien) à quoi servait cet instrument ? Elle me dit que c'était pour faire du beurre; je lui ai dit "pourquoi n'en faites-vous plus ? " Elle répondit que depuis qu'HITLER était au pouvoir, c'était défendu; ils devaient remettre leur lait à la laiterie et recevoir du beurre qui était rationné et délivré avec des tickets, comme tout le monde.

Ce dictateur avait un pouvoir extraordinaire sur ces paysans. Il fallait les voir quand il faisait ses discours à la T.S.F.; ils abandonnaient leur repas pour mieux l'écouter. Pour eux c'était un dieu.!...

Il faut dire qu'à son arrivée au pouvoir il avait trouvé une Allemagne en plein désordre et près de la ruine. La monnaie allemande n'avait plus aucune valeur ; on payait les fournisseurs avec des billets de millions de marks; c'était l'anarchie . HITLER a eu le pouvoir de remettre la machine allemande en marche et fit repartir l'industrie, il donna du travail aux ouvriers; dans cette région de Prusse Orientale qui était surtout agricole, il nationalisa les énormes domaines appartenant à une classe de seigneurs despotiques; il les divisa en petites fermes de 17 à 20 hectares où il y installa des paysans fidèles à son parti. C'est ainsi que mon patron qui avait un nom à consonnance presque française (ROBERT LANGE) provenait de WESPHALIE. Il leur procura l'argent pour s'installer,

une maison confortable pour cette région, un nombre d'hectares pour travailler; il était naturel que ces gens n'avaient d'éloge que pour lui, ignorant où il devait les mener hélas ! ... Tout cela a contribué à leur montrer les bienfaits de sa politique.

Cependant en entendant leurs réflexions, j'étais de plus en plus déterminé et résolu à leur tenir tête , à ébranler leur moral et leur faire le plus de tort possible. Cette décision ne m'a jamais quittée, appliquant cette règle "la captivité est la continuation du combat".

Mon premier travail en arrivant à la ferme, le matin, était de donner à manger et nettoyer les écuries des vaches, des chevaux et des cochons. Ensuite, j'allais à la pâture prendre le bidon de lait de la traite du matin; j'étais l'esclave et ROBERT n'aurait pas rapporté lui-même le bidon. Cela me permit , en cachette, de boire du bon lait frais. La première fois, après avoir enlevé le couvercle, je soulevais le bidon de toutes mes forces. J'en bu une bonne portion, mais comme il était plein, c'était très lourd et il bascula; toute ma capote était couverte de lait; j'étais bien ennuyé; je me suis essuyé et suis rentré sans être remarqué me promettant de trouver une solution plus pratique. Le lendemain, j'ai coupé des fétus de paille de seigle bien droits pour en faire un chalumeau que je camouflais dans la haie longeant la route de la pâture. Ainsi chaque matin, j'ai pu me reconforter.

Pour me redonner des forces, je me suis promis de gober chaque jour 2 oeufs frais que je trouvais dans la grange, jusqu'au jour où dans l'aire de grange, avec ROBERT , je préparais la paille coupée pour les chevaux, la patronne vint nous dire : "c'est drôle, j'avais vu ce matin, 3 oeufs dans un nid et maintenant il n'y en a plus qu'un ! ... mon patron lui dit : "c'est sans doute des rats". J'étais rassuré. Mais je devrais dorénavant faire plus attention.

Les premières fois, je jetais l'écaille aux poules et ces dernières venaient se battre pour en avoir un morceau, en face de la fenêtre de la cuisine et j'avais peur d'être découvert. J'en ai parlé le soir à Nestor SAUVAGE, le cultivateur, qui me dit " donne l'écaille aux cochons ". Qui fut dit, fut fait, j'ai pu ainsi en toute tranquillité, continuer mon larcin.

Mon ami Henri MILLOT avait raison, dans une ferme on se débrouille toujours.

Dans le courant de l'été, un travail qui était très pénible c'était la tourbe. En effet, dans cette région il y avait des tourbières partout. Il suffisait d'enlever 30 m/m de terre pour voir la tourbe. Avec un louchet on prenait cette tourbe qu'on mettait en tas sur le côté en s'arrangeant de la découper assez proprement en un grand fossé rectangulaire. Chaque lit représentait la longueur du louchet. Après en avoir enlevé plusieurs tranches, l'eau arrivait dans le trou; nous étions obligés de travailler les pieds nus dans l'eau. Au fur et à mesure que le fossé s'approfondissait, cela devenait de plus en plus fatigant; on était obligé d'envoyer la terre beaucoup plus loin et c'était assez profond pour arriver à 1 m - 1 m 50 de profondeur, nous avions de l'eau jusqu'aux genoux, or ce travail était fait en pleine chaleur, le torse nu. L'eau était très claire et c'est souvent dans ces trous qu'en fin d'après-midi, je venais m'y baigner.

Quelques jours après, quand cette tourbe s'était égouttée, on amenait le moteur DIESEL pour entraîner et faire tourner une vis sans fin surmontée d'un grand entonnoir dans lequel on mettait cette tourbe encore humide avec de larges pelles.

Or, j'ai fait ce travail avec ROBERT, mon patron, c'était assez fatigant et j'en ai gardé un bien mauvais souvenir.

En effet, comme mon patron j'étais gaucher. Bien entendu, ROBERT se mit du côté le plus favorable pour lui de sorte que je devais

envoyer la terre du côté qui ne me convenait pas et cela pendant toute une journée ! ... torse nu et en plein soleil. J'étais courbaturé et exténué, la sueur me coulait sur tout le corps. Ce fut pour moi une journée des plus pénibles, d'autant plus qu'une fois la machine en route on ne devait pas s'arrêter. La tour<sup>U</sup>ne entraînée par la vis sans fin ressortait en forme de briques qui étaient mises en tas sur l'herbe en prenant soin de laisser de l'air entre les morceaux, de façon que le soleil et le vent les dessèchent complètement.

En fin d'été on venait les prendre pour les mettre dans un abri à proximité de la maison d'habitation car cette tourbe servait au chauffage pour la cuisine et alimenter le petit four à pain. Plusieurs fois par semaine, ma patronne faisait son pain de seigle pour toute la maison.

Le premier hiver a été très pénible. <sup>U</sup>Nous n'avions pas encore reçu de vêtements chauds et nous devions nous contenter de ce que nous avions, or en Octobre la neige commence à tomber et j'ai connu des températures de - 40° et des vents très violents venant de Sibérie ! /...

L'été, nous avions des chaleurs étouffantes et l'hiver un froid sec mais rigoureux.

Mon travail consistait alors à déblayer la neige chaque matin en arrivant, dégager la porte d'entrée et les portes des écuries. Ensuite donner à manger au bétail, aux chevaux, aux cochons pour lesquels je faisais cuire des pommes de terre.

Pour avoir les betteraves au silo, je devais prendre une grosse barre à mine en fer et appointée car pour que les betteraves ne gèlent pas elles étaient protégées par plusieurs épaisseurs de terre entre lesquelles on mettait de la paille et des fanes de pommes de terre, ce qui représentait une couche d'au moins 80 centimètres. Avec cette barre de fer, on arrivait avec beaucoup de mal à faire un trou pour prendre les betteraves avec des paniers en grillage; elles étaient ensuite passées au

cpupe racine. Ce travail était fait bien souvent dans 1 mètre de neige et par un froid épouvantable, à tel point qu'il arrivait souvent de trouver des betteraves gelées dans le silo. Heureusement que les vaches de Prusse Orientale ne sont pas difficiles ! ...

Je vous assure que j'étais content quand j'avais fini ce travail, pouvoir rentrer dans l'écurie et me mettre à l'abri. Les nuits étaient très longues; on ne pouvait travailler que vers 9 Heures du matin et à 13 Heures de l'après-midi il faisait nuit. Le reste du temps, je cassais du bois où je préparais les paniers de tourbe pour la nuit et le lendemain.

Le repas du soir, l'hiver, était très simple, quelques tranches de pain de seigle avec une soupe faite de la façon suivante. La patronne faisait bouillir de l'eau (les vaches ne donnant plus de lait). Elle malaxait de la farine de seigle dans un récipient avec un peu d'eau et quand cela représentait des petites boules; elles les plongeait dans l'eau bouillante. Quand je reçus les colis de France, j'y ajoutais un peu de bouillon KUB, ce qui rendait cette soupe mangeable. J'étais amené bien souvent à en donner à ROBERT, cela lui semblait bien meilleur.

Dans cette ferme; je devais m'occuper aussi du verrat primé. Il était ancré et les cultivateurs amenaient leurs truies pour la saillie; ils les tenaient avec une corde attachée à une patte de derrière. J'étais chargé de m'occuper de ce travail ! ... comme prisonnier, je devais tout faire ! ... J'étais couvert de fumier; heureusement, je mettais une vieille veste, car je devais prendre soin de mes affaires; souvent, le cultivateur, pour me remercier me donnait une petite pièce (que de souvenirs !).

Un soir d'hiver, il y avait tant de neige, qu'au lieu de suivre le chemin habituel que je connaissais bien (j'avais environ 500 mètres à faire pour retrouver les camarades dans la chambre à coucher)

je gravis péniblement une petite colline pour avoir moins de neige; il y en avait près d'un mètre 50; j'avais de la neige jusqu'à mi-cuisse. Après avoir marché un moment, je pris à gauche, puis à droite, tant et si bien que je me suis perdu... Aucun repaire possible, tout était blanc et la neige recouvrait même les piquets de clotures entourant les prairies. J'avais de la neige jusqu'à la ceinture et j'étais aveuglé par les gros flocons qui tombaient dans cette nuit noire. J'étais complètement perdu et je voulais retrouver mon sentier habituel.

Le vent soufflait en rafale lorsque j'aperçus une petite lumière et j'ai marché vers sa direction; malheureusement, le chemin que je devais traverser était très encaissé et tout d'un coup, je me suis trouvé enseveli dans la neige fraîche; je n'ai eu que le temps d'étendre les bras pour éviter d'être complètement recouvert. Je me sentais perdu ! ... et si j'avais eu un malaise que serais-je devenu ? Je me suis mis à prier, je demandais du secours, c'était tragique. Enfin, j'ai été exhaussé, car à force de me débattre, j'ai retrouvé la neige moins profonde. J'aperçus alors une lumière près de moi; je ne savais pas d'où elle venait ? et sachant qu'il nous était interdit d'entrer dans aucune maison, je me suis approché plus près et à ma grande surprise et à ma grande joie, c'était la ferme où je travaillais ! ... Je repris donc le sentier que j'avais l'habitude dans rechercher d'éviter la neige et, bien fatigué, j'ai retrouvé les camarades avec 2 heures de retard, ces derniers commençaient à se demander ce qui m'était arrivé par un temps pareil. L'alerte avait été chaude et je ne suis pas prêt de l'oublier.

Pendant cet hiver 1940, ROBERT me dit un jour : " il n'y a plus de paille coupée pour les chevaux, on va être obligé d'en faire pour finir l'hiver". Nous avons été obligés de dégager le moteur DIESEL qui était toujours dans la cour et complètement recouvert d'un mètre de neige. C'était un moteur formidable; il suffisait d'allumer une cigarette, de la placer allumée dans un petit tube sur le côté et au quart de tour il se mettait

en marche par tous les temps. Ensuite, nous avons préparé le hachepaille sous l'aire de la grange et avons commencé le travail à l'abri. J'étais chargé de pousser la paille dans l'appareil. J'ai retiré les moufles qui me protégeaient du froid, afin de ne pas les voir partir sous les couteaux de la machine. J'avais donc les mains nues. Nous étions en plein courant d'air, il faisait un froid terrible. Je ne sentais plus mes mains, mes doigts étaient engourdis. Au bout de 20 minutes environ mon patron qui était comme moi frigorifié me dit d'arrêter le moteur, ce serait suffisant. J'avais les piquettes et les mains gelées n'arrivaient pas à se réchauffer; ce n'est que le soir, mes doigts réchauffés ont retrouvé la souplesse. Le lendemain matin, j'étais tout surpris de voir mon pouce de la main droite tout noir; il me faisait un mal terrible; je l'ai fait voir à mon patron qui l'a dit: "ce n'est rien, il a été gelé" J'ai eu fort mal pendant ~~l'hiver~~ plusieurs jours, cela m'empêchait de dormir; ce n'est qu'une dizaine de jours après, que le sang coagulé s'enleva; c'était comme un énorme pinçon. Mon pouce est resté sensible très très longtemps et m'empêchait d'écrire. Tout ceci pour vous dire dans quelle température nous avons passé l'hiver 1940 et ce que nous avons pu en souffrir.

-----

VI -- COMMENT COMPRENDRE LE CARACTERE DES ALLEMANDS  
AVEC LESQUELS J'AI VECU.-

J'étais assez bien considéré; je faisais en sorte de ne pas faire la mauvaise tête; c'était mon intérêt quoique souvent je n'obéissais pas toujours à leurs ordres; ma réponse était très simple : "nicht fechten".

En arrivant le matin, je faisais ma toilette dans un coin de la cuisine après mes patrons ! ... Aux repas, je mangeais à la même table qu'eux; j'avais cependant l'ordre de me mettre à une table voisine quand on entendait le chien aboyer (dans doute que les familiarités étaient interdites). Cependant, j'ai toujours pensé qu'ils avaient des ordres pour traiter correctement les Français, afin de gagner leur confiance, mais ils avaient beau faire, ils étaient toujours pour nous, nos ennemis et nous sentions que ce n'était pas sincère !...

On m'a proposé de coucher à la ferme où je travaillais; j'ai toujours refusé, car après une journée seul avec des allemands qui ne connaissaient pas un mot de français, donc n'ayant aucune conversation, j'étais trop heureux de me retrouver le soir avec les camarades et pouvoir parler français.

A la ferme, aux repas, je mangeais comme la famille; à chaque repas, des pommes de terre servies avec une sauce que la patronne nous servait avec une louche; on mangeait sans pain à midi et sans boire; nous avions le pain de seigle à volonté eu petit déjeuner et le soir. Les sauces avaient l'aspect d'une soupe; tantôt avec des betteraves rouges, de la rhubarbe ou des myrtilles, c'était très rudimentaire, quelque fois, mais rarement un morceau de saucisson; un jour, je trouvais à ma place une assiette de laitue; j'étais très content, car il y avait des mois que je n'avais pas mangé de salade et me préparais à me régaler, mais à la première bouchée j'étais tout surpris de la trouver assaisonnée avec du sucre ! (vous pouvez essayer). Vous voyez qu'il n'y avait pas lieu de me plaindre surtout des sucs et le lait mais en fraude.

Un jour de Septembre, ce furent les noces d'or des grands pare,ts. On me demanda de bien tout nettoyer pour ce jour là. Je fis de mon mieux; j'ai rangé la cour, je suis allé couper deux têtes de beau sapin au bois voisin que j'ai placé de chaque côté de la grille d'entrée; j'ai répandu du sable fin sur la surface de la cour, après avoir donné un bon coup de rateau; c'était impeccable.

J'ai eu droit aux compliments de mon patron et de la femme et je ne sais si c'était pour me remercier (le croirez-vous ?), j'ai été invité ce jour là à manger à la table avec la famille ! ...

La patronne qui cuisinait bien quand elle voulait, avait fait cuire une oie rôtie dans le four à pain; elle était délicieuse; ensuite un excellent gateau moka parfaitement réussi. Je me suis mis sur mon 3I ! . Je voulais représenter l'armée française correctement. Rasé de frais et bien astiqué, j'ai du faire impression. J'étais cependant très heureux quand le repas fut terminé. Vous me voyez au milieu de ces allemands dans leurs plus beaux atours, ne pouvant pas prendre part à la conversation, ne comprenant que quelques brides de phrases ! ...

Il faut dire que j'ai toujours eu beaucoup de patience avec les enfants. BOBY venait souvent me voir et me demandait du chocolat ou un bonbon. Ces pauvres gosses n'étaient pas responsables et je me demandais maintenant ce qu'ils sont devenus ?

Peu de temps après, les froids arrivèrent, grelottant de froid, je me réfugiais dans l'étable des vaches; je n'avais qu'elles pour me réchauffer. Jamais on ne m'a dit de venir dans la cuisine où il faisait bon.

Il m'arrivait souvent d'aller au village en traineau avec ROBERT où il faisait ses courses. Il s'arrêtait souvent chez PREUSSE une épicerie où on vendait à boire; il y consommait quelques schnaps; souvent il s'y attardait; mais pas une fois il ne me fit rentrer au chaud.

Je restais sur le chariot découvert, me protégeant du mieux possible du froid glacial et de la neige. J'étais complètement frigorifié et j'avais le temps de me morfondre ! C'était le sort qui était réservé aux prisonniers; c'était démoralisant.

Malgré tout, j'ai toujours eu un moral excellent comme au début de ma captivité ; je remontais mes camarades démoralisés et c'est ce qui m'a permis de tenir le coup.

Je dois admettre que malgré qu'ils étaient très souvent durs pour moi, ils avaient cependant de bons mouvements; ainsi, aux fêtes de NOEL 1940, c'était la grande nouba. Le patron apportait dans la cuisine un sapin, sa femme le garnissait. ROBERT se déguisait en père NOEL. Les enfants jubilaient de joie; ils avaient des jouets et moi tout surpris de trouver une assiette garnie de gateaux avec un paquet de cigarettes. J'en étais vraiment touché.

Un autre jour, ma patronne reçut un colis de son frère qui était en FRANCE dans l'aviation; elle y trouva du Café (du vrai), des bas de soie et, pour ROBERT, une bouteille de cognac. Il s'empessa de venir me chercher et m'offrit un petit verre de ce délicieux 3 étoiles. Doucement, je dégustais, appréciant le bouquet; pour moi c'était La France qui me venait en mémoire; quand à lui, il but son verre d'un trait comme un goujat qu'il était.

Un jour d'été, il arriva dans le petit village de NEUHOFF, des jeunes filles de 15 à 20 ans pour effectuer leur service obligatoire du travail. Elles étaient rassemblées en compagnies commandées par des femmes ; chaque jeune fille était envoyée dans sa ferme respective, après avoir fait l'exercice le matin avec marches en chantant. Elles étaient vêtues d'une jupe bleu-marine, un corsage blanc et sur la tête un fichu rouge, ce qui faisait tricolore; nous les avions surnommées les bohémiennes ! généralement, elles étaient occupées à des travaux de couture, mais allaient également aux champs.

Je me souviens avoir démarié les betteraves avec la fille d'un dentiste d'HAMBURG ! ... Inutile de vous dire que leur travail était très mal fait et à contre-cœur.

Un soir de l'hiver 1941, nous étions à table; toute la famille était là. ROBERT n'était pas encore mobilisé, lorsqu'est arrivé, très affolé, l'émotion lui coupait la voix, un cultivateur de la ferme voisine. En effet, il avait vu 2 prisonniers russes dans un pature à ROBERT ; ils s'étaient évadés d'un kommando voisin. Immédiatement, ce fut l'affolement général. La grand'mère et ma patronne étaient particulièrement effrayées; c'était le branle-bas dans la maison; on ferma et barricader les portes et les fenêtres ; la table de cuisine fut poussée contre la porte d'entrée; on prépara tous les plus grands couteaux de la maison, une hache, un gros marteau; tout était prêt sur la table pour se défendre, tand ils avaient peur que les russes arrivent à pénétrer dans la maison: elles me racontaient que les russes étaient des sauvages; qu'ils n'hésitaient pas à tuer femmes et enfants. Leur frayeur était extrême; aussi, elles me supplièrent de rester avec elles, de ne pas les abandonner, en attendant que ROBERT revienne de la police où il était parti comme un fou en vélo prévenir les gendarmes; je suis donc resté à la ferme une bonne heure environ, essayant de les calmer . Il est probable que si les russes étaient arrivés, je les aurais laissé faire. Enfin, le patron revenu, je pus partir retrouver les copains; en cours de route, j'ai rencontré un gendarme armé jusqu'aux dents qui arrivait à toute vitesse à la ferme LANGE. Il m'arrêta brutalement et m'a fit comprendre que je n'avais pas le droit de me promener si tard; c'était formellement interdit; j'avais beau lui expliquer que j'étais prisonnier, que je travaillais chez LANGE, etc.... Il ne voulait rien admettre; aussi, je suis reparti avec lui à la ferme où ROBERT lui expliqua que j'étais resté plus tard pour tenir compagnie aux femmes qui étaient terrifiées ! ... Le gendar me eut vitecompris e t me donnant une vigoureuse tape sur l'épaule me dit

"Gutt camarade". Cette séance prouve que la propagande hitlérienne avait réussi à leur inculquer une frayeur extrême des russes.

Il est très difficile de comprendre l'esprit de certains hitlériens; mon patron était un chef de parti dans le village et avait participé, le premier hiver de la campagne de RUSSIE, à la collecte de vêtements chauds pour les troupes. Cette guerre ne devait pas durer plus de quelques mois ! ...

Un jour, il reçut un ordre d'appel. Il me fit de suite atteler les chevaux et avec plusieurs volailles et du ravitaillement il partit avec sa femme. A leur retour, il m'a dit : "Je ne pars pas"; on se doute bien de ce qui s'est passé.

Quelques mois après, il reçut un nouvel ordre d'appel ; cette fois, c'était plus sérieux.

Le surlendemain, je le vis partir dans les champs avec sa faucheuse à verdure / L'après-midi, je l'ai vu revenir, il était couvert de sang, ses vêtements en étaient couverts; il me faisait de grands signes et était des plus gai; il riait bruyamment et me disait ; "regarde"; il avait l'index de la main droite sectionné, le bout pendait ! ... La patronne est arrivée comme une folle et m'a demandé d'atteler immédiatement les chevaux en vitesse. Ils partirent dans un Hopital proche et sont revenus le soir. Sa main était entièrement bandée; il s'était certainement saoulé et s'était fait prendre le doigt dans un couteau de la faucheuse. L'a-t'il fait exprès pour ne pas partir ? Je n'en ai jamais douté.

Quelques mois après la guérison achevée, une nouvelle convocation arriva; il n'a pu cette fois éviter le départ et ce n'est certainement pas de gaieté de coeur qu'il dut rejoindre son unité, lui qui disait souvent: "Gut Krieg " ! on lui dit que pour lancer des grenades, il en sortirait avec un doigt en moins !

Il est revenu plusieurs fois en permission; ce qui me frappait à ses retours, c'est qu'en arrivant, il venait me dire bonjour en premier, me donnait un paquet de cigarettes et, seulement après il disait bonjour à sa femme sans l'embrasser, ensuite à OPA et OMAN, et aux enfants. Il retirait son ceinturon, sa baïonnette, son calot et en affublait le petit BOBY qui était très heureux et fier de jouer au soldat !

Il est vraiment difficile de comprendre les sentiments de ces prussiens, imbus de leur force et de leurs droits; ils n'auraient jamais manqué de saluer en levant le bras droit en hurlant "HEIL HITLER" ! Encore maintenant, il m'est impossible de me faire une opinion sur leur mentalité; j'ai pourtant vécu 21 mois avec eux dans cette ferme, j'étais presque considéré de la famille ! ... Je suis le premier partisan d'une coopération avec l'Allemagne; mais je crois qu'il faut être très prudent car je me demande si la jeunesse a compris ? S'il ne reste pas des mégalomanes de revanche Une musique militaire défilant dans la rue, je crois qu'ils emboîteraient le pas !

ROBERT LANGE est donc parti soldat et un jour qu'il revenait en permission, ce fut la dernière fois que je l'ai vu; Il me dit avoir été en France, visiter PARIS la merveilleuse, la Normandie, etc... c'était de très mauvaise augure, car avant d'envoyer les renforts en RUSSIE on leur faisait visiter les pays conquis; c'était une façon de leur donner le moral ! ...

Dans l'immensité Russe, beaucoup y sont restés durant ces hivers épouvantablement rigoureux; j'ai su plus tard que ROBERT n'en revint pas. Je me demande maintenant ce que sont devenus sa femme et ses enfants ???

Avant de terminer ce chapitre, je voudrais vous raconter deux épisodes de ce séjour dans cette petite ferme, car si j'ai connu des moments très pénibles, j'ai eu aussi des jours de réconfort et de joie !

Durant l'hiver 1940, les enfants étaient malades. On fit venir le docteur; je l'ai vu arriver dans un traîneau superbe dans le genre des gravures de mon enfance. Attelé de deux chevaux noirs magnifiques avec des colliers garnis de grelots, conduits par un cocher habillé d'une grande pélerine pour le protéger du froid.

En arrivant, le docteur remarqua ma veste de soldat suspendue à un clou près de la porte d'entrée; j'entendis qu'il demandait à ROBERT s'il avait un prisonnier français. Ce dernier lui répondit : "OUI". Après sa visite, il demanda à me causer. ROBERT est venu me chercher dans l'écurie et me dit que le docteur désirait me parler. Je suis entré dans la cuisine où se trouvait ma patronne avec les grands parents; il me tendit la main et me dit en excellent français : "vous avez un pays magnifique, j'aime beaucoup LA FRANCE et je regrette cette guerre avec vous; chaque année, je passe mes vacances en FRANCE; je connais la Bretagne, la Normandie, PARIS, votre cote d'azur, NICE, Saint-TROPEZ ainsi que BIARRITZ, etc... Puis-je vous être utile ? Etes-vous bien traité ? Désirez-vous que je dise un mot pour vous à vos patrons ? "

J'étais surpris et heureux d'entendre parler ainsi de mon pays et je n'ai pas manqué de le remercier de ces paroles. Je lui ai demandé simplement de répéter ce qu'il venait de dire, que La France est un pays magnifique où ses habitants sont accueillants et travailleurs, ni jouisseurs, ni paresseux, contrairement à ce que raconte la propagande.

Je ne sais si on peut réaliser l'émotion que j'ai ressentie de cette conversation, dans un pays si peu accueillant et à 2.000 Km. de chez moi.

Ce fut pour moi un jour de grande joie et de réconfort.

Le deuxième épisode est des plus amusants :

J'avais sur moi depuis les premiers jours de ma captivité, un petit agenda, sur lequel j'inscrivais mon travail journalier et mes impressions bonnes ou mauvaises sur les allemands. Je n'ai plus cet agenda auquel je tenais tant. J'ai dû le brûler la veille de mon départ pour LA FRANCE. J'avais très peur de la fouille et pour éviter des ennuis, j'ai dû m'en séparer.

Pendant mon séjour dans cette ferme; je me suis aperçu que de temps en temps il manquait un cochon dans l'écurie et je ne manquais pas de l'inscrire sur mon petit carnet. Or, j'ai remarqué que lorsque cela se produisait, je n'étais pas à la ferme; la veille on me donnait l'ordre de travailler chez un voisin, mais on me demandait de nettoyer la chaudière servant à cuire les pommes de terre pour les cochons.

J'avais très bien compris ce manège et au bout de plusieurs fois, je décidais de leur montrer que je n'étais pas sans avoir découvert leur manège.

Peu de temps après, j'en ai l'occasion quand je me suis rendu compte qu'il manquait encore un cochon. Je fis une enquête méticuleuse que vous trouverez dans la suite du récit. J'appelais mon patron et lui dis : "c'est bizarre, hier il y avait 4 cochons dans cet enclos et aujourd'hui je n'en trouve que trois ! ... ROBERT me répondit qu'un marchand était passé et qu'il l'avait vendu ! à plusieurs reprises, je lui posais la même question et chaque fois il me répondait que c'était vrai; c'est alors que je lui demandais de me suivre et prenant une fourche, j'ai soulevé un tas de paille fraîche sur le fumier sous lequel on retrouvait les poils du

cochon en question (mon enquête me l'avait révélé); il en fut stupéfait et dû avouer qu'il l'avait tué ! ... vous vous rendez compte de sa tête ahurie ? Il me dit alors : "il ne faut surtout pas en parler à personne, "c'est défenfu et si j'étais connu, j'irais en prison" ; je le laissais à ses réflexions et de suite il partit l'annoncer à sa femme qui avec lui accourut, me répétant d'une voix coupée par l'émotion qu'ils iraient en prison si c'était découvert; je leur dit avec calme que jamais je ne le dirais, pas plus que les autres fois et sortant le carnet de ma poche, je leur dit : "ce n'est pas la première fois"; en feuilletant mon agenda, je leur donnais plusieurs dates où j'avais remarqué qu'il manquait un animal; voir même un certain jour un veau. Ils étaient sidérés, n'en revenant pas; ils se rendaient compte que j'étais parfaitement au courant; Ils me dirent une fois de plus de n'en parler à personne et que maintenant j'aurais de la viande à volonté. Vous vous rendez compte de la joie intérieure que j'éprouvais du bon tour joué !

A partir de ce jour là , ils ne pouvaient me faire aucune observation, avec ce secret je les tenais à ma merci et depuis ce jour j'étais l'enfant gâté; quand pareil fait arrivait, j'étais au courant et j'aidais à faire patés, boudins, etc....

Plus tard, j'avais grand plaisir à raconter cette histoire.

Je m'excuse d'abuser de votre attention, mais je voudrais encore vous signaler un passage de ma vie en Prusse Orientale qui m'a beaucoup impressionné.

C'était un soir, début 1941, revenant du travail, je rencontrais dans la cour de la ferme où nous logions, un soldat allemand en permission, c'était le fils CZEPLINSKI; il vint vers moi et me tendit la main; A cette époque, je commençais à connaître quelques mots et en petit nègre, je lui demandais où il était cantonné, dans quelle région de France ?

.. / ...

Il me dit être logé à St-LEGER LES CROISILLES, près d'ARRAS? Vous pensez mon émotion ? Je connaissais cette région pour y être passé un jour après ma capture.

Il s'appelait Ernst; il était le frère de WALTER notre gardien civil; vous ne sauriez croire l'impression ressentie ! ...

ARRAS à 70 Kms du CATEAU, à 30 Km. de PREVENT; il était très gentil, mais ne parlait pas français; il prit une carte et me fit voir PREVENT et LE CATEAU. Il me dit : "donnes-moi une lettre; je la porterai à ta femme quand je retournerai"; c'était très aimable de sa part et il faut reconnaître que dans le nombre, il y avait quand même de braves gens; nous avions droit à 2 lettres et à 2 cartes par mois et la correspondance était censurée; je lui remis avant son départ une très longue lettre avec de nombreux détails en tenant compte de ne pas parler de choses défendues; je n'aurais pas voulu lui faire avoir d'ennuis, mais sans me douter d'obtenir une réponse. Cependant, quelques temps après, WALTER me fit entrer dans la cuisine pour que personne ne nous entende et me dit que son frère avait écrit et que dans la lettre il y avait un mot pour moi; vous voyez mon étonnement et ma surprise; j'avais une lettre de ma femme, de mon frère HENRI, de mes enfants, toutes écrites sur papier très fin et léger. WALTER m'a dit de les lire devant lui et après on les mettra dans le feu. C'était en effet une chose formellement défendue. Comme vous pensez, je les ai lues avec la plus grande attention, afin de garder toutes les nouvelles données en détail; je cherchais à en prendre quelques feuillets, mais WALTER me surveillait de près et je n'ai pu en soustraire. D'un autre côté, je comprenais très bien et je n'aurais pas voulu leur faire avoir d'ennuis.

Plus tard, je reçus par la même voie, à ma grande surprise, un colis contenant un gâteau moka que ma femme m'avait fait. J'ai remercié vivement WALTER et je lui en donnais un morceau pour le goûter; je revins ensuite retrouver les camarades et leur dit "on va se régaler". Malheureu-

sement, la gâteau était immangeable; le lendemain, à la lumière, nous avons vu qu'il était moisi; Je me demande ce qu'en ont pensé les allemands ? Il est vrai qu'il n'y avait pas d'électricité et que nous étions très mal éclairé par de petites lampes au pétrole ! A quelque temps de là, je reçus par le même cahal, un paquet plus important; il contenait tout un assortiment de médicaments qui me rendirent de très grands services ainsi qu'un termo ayant contenu du cognac; il était malheureusement cassé; je n'ai pu en récupérer une seule goutte; cela a même contaminé des oranges qui complétaient le colis; nous n'avions droit à aucun médicament dans les envois de FRANCE.; ces derniers étant intacts, je les ai conservé précieusement.

Plus tard, je reçus une deuxième lettre de ma femme; ce fut la dernière et j'ai compris ce qui s'était passé : un jour ma femme reçut une lettre d'un civil de St-LEGER LES CROISILLES dans laquelle elle a trouvé ma lettre écrite par l'intermédiaire de ce soldat; cette personne très aimable l'invitait à venir voir cet Allemand. Avec pas mal de difficultés, elle se rendit à son invitation et elle a pu rencontrer Ernst CZEPLINSKI qui avec l'intermédiaire d'un interprète lui donna de mes nouvelles. Il lui a demandé de lui remettre un colis puisqu'il partait en permission, ce que ma femme s'est empressée de faire. J'ai appris à mon retour qu'il y avait eu contre-ordre et qu'au lieu d'aller chez lui, il fut dirigé avec son unité sur le front russe; c'est pourquoi ne pouvant me remettre ce colis assez lourd, il en fit deux colis qu'il envoya par la poste à son frère WALTER qui avait mission de me les remettre. C'est ainsi que j'ai eu la grande joie par une chance inespérée de recevoir des nouvelles exactes de FRANCE, sans passer par la censure.

Pendant 17 mois, je vécus donc seul cette vie de reclus, à la merci de nos vainqueurs. Comme de nombreux camarades de PRUSSE ORIENTALE, je suis resté isolé au milieu de gens frustrés et rudes. Rudes pour nous et pour eux.

Mais qu'avions nous fait pour mériter ce chatiment ? Certains jours, j'avais un cafard tenace et me demandais ce que je faisais dans cette région inhospitalière ?

Je me souviens qu'un jour j'ai reçu l'ordre de mon patron d'aller surveiller quelques vaches dans un pré en bordure d'un champ de betteraves avec pour mission de les empêcher d'aller piétiner les betteraves n'ayant qu'une herbe bien maigre à se mettre sous la dent.

J'étais assis sur un tronc d'arbre et je rêvais à ma solitude; je revoyais ma femme chérie, mes enfants adorés, une prière ardente me vint à l'esprit. Avec une ferveur que les mots ne sauraient décrire, j'adressais une supplication à la divine providence, avec une foi profonde; les larmes me venant aux yeux malgré moi; je demandais la fin de ce cauchemar et la joie de retrouver le foyer perdu; Non ! il n'était pas possible que nous soyons abandonnés ! ...

Après cette prière apaisante, je repris avec courage et confiance mon travail de gardien de troupeau ! Moi qui était de condition aisée, profitant des commodités de la vie dans mon Cher CATEAU ! j'étais réduit à cette vie de reclus. Moi qui avait une salle de bain confortable, je devais me contenter pour ma toilette du dimanche, d'une bassine installée sur de la paille propre dans l'écurie, auprès des vaches ! ...

Non ! nous ne sommes pas abandonnés et je devais avec courage tenir jusqu'au bout.

Vous constaterez, d'après ces récits qu'il est difficile de se faire une opinion sur le caractère de ce peuple fourbe et violent.

Il n'a pas la franchise du Français. Autant il est arrogant quand il est le plus fort, autant il fait piètre figure quand il a devant lui un partenaire plus puissant. Le seul caractère valable c'est sa discipline aveugle/

Ayant vécu avec eux la même vie dans les mêmes circonstances; je peux dire que nous devons avoir une très grande prudence dans nos rapports avec ce peuple qui n'a jamais eu aucun respect de la parole donnée.

=====

VII LA FIN DE MON PREMIER COMMANDO.-

Après le départ de ROBERT , pour l'armée; je restais seul pour effectuer tout le travail de la ferme. Or, dans le petit chemin il y avait 7 fermes et chaque cultivateur avait son jour pour ramasser le lait et le porter à la laiterie de NEUHOFF, à 3 Kms. Le notre était le vendredi. Ma patronne me dit : "Ernest c'est toi maintenant qui ira à la laiterie à la place de ROBERT".

L'hiver était arrivé; il y avait beaucoup de neige; on circulait en traîneau, c'était bien agréable; cela glissait sans bruit; on devait mettre un grelot aux chevaux pour se faire entendre. Cette sortie m'enchantait; je me mis donc à atteler les deux juments, très content de la petite promenade en perspective; mais je devais faire attention de ne pas me tromper de bidon. Je fis le ramassage du lait; c'était assez bien organisé chaque client avait un carnet où était inscrit les quantités remises à la laiterie; il me donnait aussi une liste de ce que je devais reprendre : petit lait , beurre, margarine, etc.... Avec un peu d'attention c'était assez facile.

En cours de route, j'ai rencontré des enfants qui allaient à l'école avec leur petite carnassière; je les ai fait monter avec moi sur le chariot . En arrivant sur la grand'route, n'étant pas pressé, les juments se mirent à trotter; je tirais légèrement sur les guides, mais la jument de gauche se donna un violent coup sur le jarret, partie très sensible elle se mit à trotter davantage entraînant la jument de droite et chaque fois que je tirais sur les guides elle se donnait un nouveau coup; ce fut alors le grand trot, ensuite le grand galop et enfin le triple galop comme des chevaux emballés ! ... Les braves gens qui venaient en sens inverse me croisaient en poussant des cris; levaient les bras en l'air se demandant comment cela finirait. Les enfants épouvantés criaient, c'était étourdissant.

De mon côté , debout sur le chariot, je ne perdais pas mon sang froid. Je voyais au loin un grand tournant et le clocher de NEUHOFF dans le lointain . J'avais cependant très peur de me retourner dans le virage et de ne plus revoir LA FRANCE ; mais toujours maître de mes nerfs; je voyais défiler les arbres le long de la route; je le demandais comment en sortir ? Je devais coûte que coûte m'arrêter avant le virage. Il faut dire qu'il y avait énormément de neige, les skis du chariot glissaient sans bruit sur la neige durcie de la route. On n'entendait que les cris des enfants et le bruit des grelots fixés au poitrail des chevaux; c'était vraiment tragique; debout, les guides tenues très fermes; J'ai vu sur ma droite une ferme et tout de suite un grand talus avant un arbre. Il me vint une idée lumineuse, prendre brusquement à droite et passer entre l'arbre et la maison. J'avais juste la place et au moment précis je donnais de toutes mes forces un violent coup de guide à droite ; brusquement, les chevaux se sont mis en travers et ont oercuté sur le talus, recouverts d'au moins 1 mètre cinquante de neige; j'étais sauvé ! mais quelle émotion! Les enfants, comme des fous, ont sauté à terre et se sont enfuits sans que je m'en aperçoive; ils ont du avoir terriblement peur.

Mes bidons étaient renversés; heureusement pour moi, les fermetures ont résisté; les carnets étaient éparpillés dans la neige, la fonsure du chariot avait glissé en arrière de plus de 2 mètres. J'avais pu bloquer le véhicule avant le tournant; c'était le principal.

Je me suis alors rendu compte que ma jument s'était donné un coup sur la queue de cochon en fer du palonnier et le sang coulait sur la neige. Après être remis de mes émotions, je remis avec beaucoup de mal la fonsure d'aplomb, j'ai remis les bidons en place, j'ai récupéré les carnets dans la neige, j'ai frictionné vigoureusement le sabot de la jument avec de la neige; je lui remis les harnais en place et suis reparti au pas à la laiterie de NEUHOFF, me demandant bien la raison de cet

..../...

accident ? Arrivé; je déposais les bidons pleins avec leur carnet respectif; je pris livraison du petit lait, du beurre et de la margarine. Ensuite, j'ai demandé aux camarades P.G. cultivateurs comment cela pouvait être arrivé. Nous avons constaté que le timon était trop court, il avait été cassé et remis en place avec 50 centimètres de moins. Comme les chevaux n'avaient pas de courroie de reculement comme en FRANCE; ils devaient retenir le véhicule avec une longue encui<sup>t</sup> que l'on fixait à la tête du timon, de sorte que les chevaux ayant un timon trop court devaient reculer davantage et venaient se frapper sur le support en fer.

Je n'étais pas très fier et je revins à la ferme nous sans avoir entouré les patins d'une grosse chaîne pour faire frein en allant doucement au pas. En arrivant la fraaü LANGE est venue me voir immédiatement et m'a demandé si tout s'était bien passé ? Je lui ai dit "Ya" avec emprezzement, très content que j'étais d'en être sorti à si bon compte; mais elle a vu qu'une jument boitait et que du sang coulait sur la neige blanche. Elle est alors entrée dans une colère fâlle ! ... "que vais-je devenir avec un pridonnier qui n'y connaît rien ? ROBERT est soldat, me voilà dans de beaux draps ! " J'avais beau lui faire comprendre que je n'étais pas cultivateur; je lui ai dit d'écrire au Capitaine pour demander un autre pridonnier, car pour moi, travailler ici ou ailleurs, cela m'était égal. Elle a certainement dû le faire puisqu'un mois environ après j'étais remplacé par un véritable cultivateur. Je n'ai pas manqué de lui dire que c'était de la faute de ROBERT qui avait certainement cassé le timon et qu'il l'avait remonté sans rien dire à personne.

Après le repas, j'ai pris une hache et suis allé dans un bois tout proche y chercher un houleau bien droit; je l'ai abattu, j'avais de la neige au-dessus des cuisses. Après l'avoir ébranché, le portant sur l'épaule, je suis revenu bien péniblement à la germe; je me mis à enlever l'écorce et le sciais juste à la longueur nécessaire. J'ai remis la

ferrure de la pointe et l'ai remonté correctement. J'étais fier de mon travail; j'ai demandé à la patronne de venir voir mon travail qui était impeccable.

ROBERT était un homme très bizarre et négligent; les jours suivants elle s'est rendue compte que ce n'était pas de ma faute; elle a certainement regretté d'avoir fait la lettre au Capitaine.

En attendant , je la conduisais au marché et faire ses courses au village; l'humeur était meilleure.

Et voilà comme j'ai dû quitter cette petite ferme où j'avais passé dans une famille allemande 21 mois de captivité.

Avant d'en partir, je lui ai demandé de me faire un certificat indiquant que j'avais toujours eu une conduite irréprochable et que j'étais bon travailleur du 27 JUIN 1940 au 19 Mars 1942. De très bonne grace, elle me fit ce papier que je possède encore;

=====

VIII. MES SABOTAGES.

J'ai toujours eu un excellent moral; j'ai toujours pu, tout en restant bien avec mes patrons, leur faire le plus de tort possible, C'était pour moi une petite satisfaction qui ne pouvait avoir beaucoup d'influence sur la marche de ce conflit mondial; cependant, c'était à mes yeux ma petite part; c'était la petite goutte d'eau qui devait à la longue faire déborder le vase ! ...

Peu de temps après mon arrivée dans cette petite ferme de NEUHOF, vint le moment de planter des pommes de terre. Dans cette région, c'était après le seigle, la culture la plus importante; on nourrissait les cochons uniquement avec des pommes de terre mélangées avec l'orge écrasée.

Un mois après environ, ROBERT m'ordonna d'aller semer de l'engrais sur un champ assez éloigné de la ferme. Je partis avec un chariot chargé de sacs; mon patron est venu avec moi pour me montrer comment je devais faire; quand il fut éloigné, je me suis mis au travail; j'ai semé cet engrais; j'en ai mis une couche énorme autour de la voiture car il était lourd et c'était fatigant. Mon ami Nestor SAUVAGE travaillait dans un champ tout près du mien; il vint me voir; je lui ai expliqué ce que je faisais et comment je m'y prenais. Il me dit : "c'est du sabotage ce que tu fais, tu ferais mieux de le verser dans la flotte !" Alors, sans aucune hésitation, je me "coltinais" les sacs sur le dos et les renversais dans un petit cours d'eau voisinant le champ. Le soir, quand ROBERT est venu me rechercher, il vit les sacs vides et me dit "gutt ! gutt !" J'étais rassuré !

Plusieurs mois après, NESTOR me dit : as-tu été voir ton champ de "pommes de terre ?" J'y suis allé, c'était lamentable; on voyait nettement l'emplacement du chariot; les pommes de terre qui se trouvaient autour avaient des tiges d'un beau vert brillant de 1 m. à 1 m 50, le reste était affreux, les touffes étaient maigrichonnes. C'était le résultat du travail d'un prisonnier français.

Pendant cet hiver 1940<sup>e</sup> un renard est venu au poulailler et a tué deux poules ! ... c'était bien peu de choses, mais important pour eux, car elles étaient comptées et comprises dans les états qu'ils devaient déclarer aux contrôleurs qui passaient de temps en temps pour vérifier tous les animaux se trouvant dans les fermes, grandes ou petites; ma patronne me recommanda de boucher soigneusement le trou où il était passé; c'est ce que je fis, mais ayant soin de lui en faire un autre un peu plus loin. Le renard a compris car la nuit suivante il est revenu et cette fois il a mis le paquet; il avait fait un véritable carnage; il n'en restait que quelques-unes retrouffées dans un coin, toutes épouvantées : ... Ma patronne était furieuse, mais je lui ai fait voir que j'avais bien obstrué le premier passage, sans parler du deuxième; Elle n'en a jamais rien su.

Dans le courant de l'été, le travail ne finissait jamais dans cette ferme. Nous n'avions plus de soldat comme gardien. C'était WALTER, le fils CZEPLINSKI qui nous surveillait, mais comme il était très bien avec ROBERT, mon patron, ce dernier en profitait pour abuser de moi qu'il considérait comme étant son esclave; Je travaillais toujours très tard, les autres copains finissaient beaucoup plus tôt. Aussi, un jour, je me promis de leur jouer un tour sérieux.

J'avais remarqué que les enfants venaient très souvent dans la cour et, comme des enfants, aimaient jouer avec le moteur DIESEL qui se trouvait toujours sans abri au beau milieu de la cour.

Un beau jour ce moteur n'a pas voulu se mettre en marche et ROBERT le demanda de regarder ce qui ne gazait pas. Sachant que j'aimais bien bricoler, c'était toujours à moi qu'il s'adressait, j'ai démonté le cache soupapes et j'ai remarqué qu'une des soupapes était pliée, je l'ai redressée avec quelques outils de fortune et je réussis à la remettre en route. Cependant, j'ai voulu connaître la cause et j'ai trouvé un silex que les enfants avaient placé en jouant dans le renifleur d'huile. Cette découverte n'était

pas perdue pour tout le monde et je me proposais bien de m'en servir un jour.

L'occasion m'est venue le jour où je fus pris d'une très mauvaise humeur. Depuis plus de 15 jours, je travaillais toujours très tard et j'en avais marre; je savais que le lendemain on devait battre le seigle pour avoir les semences, le moment des semailles arrivait.

En rentrant le soir dans notre chambre, je dis aux camarades "demain ça va barder, on va battre avec le moteur DIESEL et si vous n'entendez plus le bruit du moteur, vous pourrez dire que j'ai fait le coup".

Pour commencer, le matin, je suis resté au lit bien après les autres; WALTER est venu me relancer plusieurs fois et je lui ai dit que cela faisait plus de trois semaines que je rentrais tard le soir et que j'étais très fatigué.

Bien entendu, en arrivant au travail, je trouvais le patron furieux après moi; il disait "je suis levé depuis quatre heures du matin pour tout préparer, tu savais qu'on devait battre le seigle et tu arrives avec une heure de retard". Tranquillement, les mains dans les poches, je lui dit que j'étais fatigué; je travaillais toujours très tard et que je m'étais reposé une heure après les autres.

Bref, la journée commençait très mal; nos rapports étaient quelque peu tendus. Je pris néanmoins le temps pour prendre le petit déjeuner, ce qui l'exaspéra encore davantage; ces déjeuners se composaient de deux grandes tartines de pain de seigle avec soit de la graisse d'oie, soit de la margarine et un grand bol de café noir (erzas!) sans sucre ...

J'étais donc de très mauvais poil et ils pouvaient compter sur moi pour ne pas faire de zèle. Les voisins, tous cultivateurs, arrivaient pour aider, comme de coutume, le travail à la batteuse.

Vers 8 H 1/2 quand tout le monde fut à sa place, ROBERT me dit de mettre le moteur en marche et <sup>d'</sup>aller dans la grange en haut du tas avancer les bottes, ce que je fis très docilement, content du bon tour que je me proposais de leur jouer.

Au milieu de la matinée, comme c'était de coutume quand on faisait un travail pénible et fatigant, c'était le cas, nous sommes allés dans la cuisine prendre ce qu'ils appelaient "Café trinque" non sans avoir arrêté le moteur. Je suis donc doucement descendu de mon perchoir et profitant que j'étais le dernier, je mis un bon petit écrou préparé d'avance à l'endroit voulu dans le renifleur du moteur, sans que l'on s'en aperçoive.

Après cette petite ~~collation~~ collation, je repris mon travail comme les autres, sans montrer ma mauvaise humeur et je remis normalement le ~~mo~~ moteur en marche. Au bout d'un certain temps, ROBERT qui surveillait et alimentait la batteuse, remarqua quelque chose d'anormal, mit le moteur au ralenti et mon petit écrou fit très bien son office, pris sa place à l'endroit voulu et quand ROBERT remit les gaz, quelques "ratés" m'ont fait pressentir qu'il allait s'arrêter; c'est ce qui arriva; aussitôt ROBERT me fit appel et me demanda de voir ce qui se passait. Tout tranquillement, sans faire paraître ma joie intérieure, je lui dit : "peut-être benzine"? On se mit à regarder dans le réservoir; en effet, il était plein de menue paille que les enfants s'étaient amusés à y mettre. On le nettoya complétement; impossible quand même de remettre le moteur en marche; à nouveau, je lui dit : "peut-être injecteurs"? On se mit en devoir de les démonter et ROBERT remarqua que l'un d'eux était bouché! ... Il prit alors un fin fil de fer pour le déboucher; y fit plus de mal que de bien, l'ayant ovalisé. A partir de ce moment, j'étais complètement rassuré : jamais plus le moteur ne se remettrait en route.

Pendant tout ce temps, l'heure tournait, la patronne venait à chaque instant voir ce qu'il en était; elle était furieuse. Elle avait tué une oie pour faire un bon repas, comme il est d'usage et nous n'avions presque rien fait de la matinée. Néanmoins, nous nous sommes mis à table et je vous assure que j'ai bien mangé. Dans la conversation, chacun donnait son idée sur la panne. Je dis au patron que c'était sans doute la pompe à huile qui était peut-être coincée ? WALTER était avec nous et il se proposa d'aller chercher sa trousse d'outils, car à la ferme l'outillage était très rudimentaire (I marteau, I burin, I pince). On se remit au travail de mécanique, mais jamais le brave "pionnier" ne se remit en route et tout le monde retourna chez soi.

J'ai su plus tard par celui qui me releva dans la ferme, un nommé ORSEAUX, que le moteur est resté très longtemps au milieu de la cour. Ils durent le retourner à l'usine pour le réparer. En attendant, on ne pouvait plus couper de paille pour les chevaux, faire marcher le concessionnaire et le pire c'est qu'ils n'avaient pas de ce fait de semence de seigle. Ils ont dû en acheter dans une ferme voisine et, comme cela se serait passé chez nous, le seigle qu'ils ont trouvé était de très mauvaise qualité, de sorte que la moitié des grains n'ont pas germé ! leurs semailles étaient ratées et leur champ de seigle, l'année suivante fut d'un très faible rendement; j'étais dans une joie folle, mon sabotage avait réussi mieux que je n'aurais osé l'espérer.

Bien souvent, mon exploit fut le sujet des conversations; mais l'honneur était sauf; jamais on ne s'est rendu compte de mon grave sabotage. S'il avait été connu, j'aurais été certainement envoyé dans un camp de discipline où j'aurais pu y laisser mes os. J'ai toutefois pris la précaution de faire signer par ma patronne un certificat de bonne conduite avant mon départ, certifiant que j'avais toujours fait correctement mon travail ! ... Je ne pouvais pas savoir si un jour, l'affaire ne serait pas venue aux oreilles des allemands ? Ce certificat est toujours en ma possession et je le garde en souvenir.

En fin 1941, vint le moment d'arracher les pommes de terre. Or, mon patron était très négligent et s'était décidé trop tard pour faire ce travail; il avait déjà gelé assez fortement; les pommes de terre sur le dessus

étaient prises; je suis parti avec ROBERT et sa femme pour faire ce travail; la récolte avait une très grande importance pour eux; ils enplantaient plus de 4 hectares. ROBERT conduisait la machine et avec ma patronne, je devais ramasser les pommes de terre ; c'était très fatigant; on travaillait toujours baissé; elle me recommanda de ne surtout pas prendre celles qui étaient gelées; bien entendu, je fis tout le contraire et quand elle avait le dos tourné, je ramassai toutes celles qu'elle laissait sur le côté ; elles allaient avec les bonnes sur la voiture. Toute la récolte était mise en silo pour la provision d'hiver et de printemps.

Comme pour les betteraves, le silo était protégé par une énorme couche de terre, de paille et de fanes de pommes de terre. Mais catastrophe, quand après l'hiver on découvrit le silo ! Le tas était diminué de trois quart; ce n'était que pourriture... Cela sentait une peste épouvantable ! les pommes de terre avaient pourri et avaient contaminé les autres. Le préjudice était assez grave. Ils ont du en acheter d'autres aux cultivateurs voisins. Il y eut une grande discussion entre l'homme et la femme; celle-ci accusait ROBERT de sa négligence. De mon côté, j'étais comblé.

Au point de vue moral c'était bien la même chose; je me souviens en particulier du jour où l'AMERIQUE entra en guerre avec le JAPON. Nous étions dans la cuisine; la T.S.F. marchait; nous finissions le repas , quand HITLER fit un discours; tous étaient rassemblés autour du petit poste et écoutaient avec avidité les paroles de leur Furher ! Après la discours, ils me demandèrent ce que je pensais; je leur dit : "vous ne gagnerez pas la guerre; vous n'aurez jamais les américains, ils sont trop puissants " Le coup avait porté, ils étaient consternés; leur grande joie était transformée en un mutisme complet et baissant la tête, ils repartirent au travail.

Durant mon séjour dans ce premier commando, j'ai connu le début de la guerre avec la Russie; dans cette région qui était assez proche de la frontière, nous étions envahis et encombrés de troupes venant de France avec un matériel tout neuf; chaque soir, avec les camarades, nous racontions ce que

nous avions vu : des camions RENAULT, CITROEN, cela nous faisait mal au coeur de voir notre beau matériel français aux mains des allemands.

Toutes les fermes étaient pleines de soldats et un soir en revenant du travail, je trouvais dans la cour où nous logions une grande quantité de camions; une sentinelle en surveillance cachée derrière un camion m'appela et me dit : "nous allons attaquer la Russie; il n'y en aura pas pour longtemps; dans 3 à 4 mois ce sera terminé".

Revenu à la ferme, le lendemain, je l'ai dit à ROBERT LANGE qui me répondit que ce n'était pas possible, car HITLER était très bien avec MOLOTOV; en effet, la veille de l'attaque, il passait encore un avion postal rouge qui faisait MOSCOU - BERLIN ! .... Le lendemain à 3 Heures du matin, nous avons entendu les canons, un bruit infernal, les pièces étaient très proches. Vers 6 Heures du matin, il se fit un grand silence. L'attaque était commencée pour la ruine du peuple allemand.

-----

XI - BERGOFF, MON DEUXIEME COMMANDO.

La fin de mon séjour chez les LANGE fut beaucoup moins pénible; j'étais presque considéré comme un ami, aussi bien par la femme de ROBERT que par les grands parents. Je les ai revu souvent après mon départ. J'apportais du chocolat et des bonbons aux enfants que j'avais vu grandir. Frau LANGE me donnait du saucisson ou de la viande en échange. Cependant, la lettre adressée au Commandant de compagnie avait porté ses fruits. Je fus remplacé par un nommé ORSEAU, cultivateur en France; je pris sa place à la ferme de BERGOFF qui se trouvait à environ 2 km. du village de NEUHOFF d'où je venais.

Le Commando de BERGOFF ne m'étais pas inconnu, car j'y allais presque chaque dimanche voir de très bons camarades du NORD : André COTTEAUX de BERTRY et Léon COUPEZ d'AVESNES LEZ AUBERT. Cette ferme de 300 hectares était dirigée par la Frau CHOUKOLECT; son mari était mobilisé; elle avait un chef de culture que nous avions surnommé le "patriote"; il nous rassemblait tous les matins pour nous donner le travail de la journée. Nous étions 19 Français; nous pouvions parler français, chanter, raconter une histoire, etc... le temps paraissait plus court; cela me faisait un changement avec mon premier commando où toute la journée je n'entendais que parler allemand à en devenir fou !

Faisaient également partis du commando : Henri BOUBAY, Amédée ROUH, Louis CHATELAIN, BOYER, GATELIER, Benjamin DUPONT, Joseph GREVAZ, notre cuisinier, un des plus jeunes de notre équipe; il était restaurateur à DIVONNE-les-BAINS et faisait une excellente cuisine à la française avec bien entendu le ravitaillement que nous touchions, cela me changeait de l'horrible cuisine d'une petite ferme de PRUSSE. De plus, c'était un charmant garçon qui nous aidait aimablement à préparer les diverses denrées que nous recevions dans nos colis. Je garde un très bon souvenir de tous. Nous étions d'excellents camarades; jamais une discussion, jamais une dispute; mutuellement, nous nous rémontions le moral.

La première fois que je suis allé les voir, ils étaient dans la grange; c'était l'été, il faisait une chaleur étouffante; ils mettaient la moisson en place; comme il faisait très chaud, ils étaient tous torse nu;

Les récoltes étaient mises en tas en formant des escaliers pour arriver tout en haut de la grange; à chaque étage de cet escalier, il y avait un camarade qui envoyait la botte de céréale à la marche supérieure. C'était assez impressionnant,; aussi quand j'ai vu le tableau, je me serais cru aux Folies Bergères tous ces gars torse nu sur les marches de cet escalier !

Malheureusement, nous couchions dans une cave humide; nous sentions la fraîcheur surtout l'été, car l'hiver nous faisions un bon feu avec du bois que nous allions voler ! Nous avions nos musettes à la tête de notre lot. Le tabac et le chocolat y moisissaient. Ce qui était le plus mauvais, c'était la différence de température avec l'extérieur; nous devions nous couvrir lorsque l'été nous revenions des champs en sueur; beaucoup n'ont pas pris les précautions et ont hérité de rhumatismes, tuberculose, etc... certains sont morts à leur retour, comme ce brave BOYER qui ont été réformés et handicapés pour le reste de leurs jours. Je couchais dans un lit sur une paillasse de paille que nous changions de temps en temps; c'était beaucoup plus confortable que la chambre à coucher de chez CZEPLINSKI. Nous allions ensemble travailler dans les champs, sauf le cuisinier qui préparait les repas et était chargé de nettoyer les locaux.

Souvent, j'allais trier les pommes de terre avec A. ROUH et H? BOUBAY,; nous chantions à tue-tête et le temps passait vite. De temps en temps, nous allions avec Léon COUPEZ et A. COTTEAUX, cueillir des pissenlits et le soir nous faisions une excellente salade avec du vinaigre blanc et des petits morceaux de lard fondu; nous n'avions pas d'huile, c'était un régal.

J'étais aussi bien souvent désigné pour aller labourer un champ assez loin; c'est mon ami L. COUPEZ qui conduisait le tracteur; c'est moi qui réglais l'enterrage de la charrue. C'était émotionnant, car je pensais toujours recevoir la charrue sur la tête lorsque nous descendions une pente rapide. Un jour, nous sommes allés tous les deux à LICQ, à 20 Kms environ, c'était une petite ville non loin de la frontière de RUSSIE. Beaucoup de camarades nous demandèrent de leur rapporter : lacets, cirage et objets usuels; un camarade

qui avait encore un appareil photo me demande des pellicules, chose interdite d'autant plus que nous n'avions pas le droit d'entrer dans les magasins; nous devions le demander au gardien que nous réglions avec des marks de camp que nous obtenions pour notre travail.

Nous sommes partis LEON et moi avec le tracteur et une remorque, pour prendre livraison d'engrais; nous étions accompagnés d'un soldat allemand; celui-ci était très heureux de faire une sortie; Avec quelques cigarettes et du chocolat, nous avions ses bonnes grâces !

Après avoir chargé l'engrais, nous sommes allés en ville pour essayer de faire nos achats; je vis un magasin où l'on vendait de tout; j'avais même remarqué une réclame pour des pellicules. J'entrais donc très décontracté; il y avait plusieurs personnes avant moi; je les laissais causer avec le vendeur; quand tout à coup est entré un Officier qui m'avait sans doute vu. il me donna une violente tape sur l'épaule et me demanda ce que je faisais là ? Je lui dit que nous étions dans une ferme isolée et que nous manquions de certaines petites choses; il m'a dit que c'était défendu -(ce que je savais), que nous devions les demander à notre gardien. Il me fit sortir immédiatement, non sans avoir dit au commerçant qu'il n'avait pas le droit de vendre à des prisonniers. Je suis sorti et suis allé retrouver LEON et quelques camarades rencontrés; je leur dit "attention, je suis suivi par un Officier"; en effet, ce dernier nous fit descendre du trottoir; il ajouta que ceux-ci n'étaient pas fait pour les prisonniers et que nous devions circuler sur la chaussée. Nous avons encaissé cet affront; c'était vexant.

Nous avons payé un verre de chnaps à notre gardien qui n'a pas demandé mieux de faire lui-même nos commissions et nous sommes rentrés à BERGOFF avec toutes les affaires défendues, même les pellicules ! ...

Cet épisode de LICQ montre qu'en chaque circonstance, les allemands savaient nous faire comprendre que nous étions les vaincus ; mais il en fallait d'autres pour nous démoraliser ! ...

Vint ensuite PAQUES 1942; il faut dire que le Vendredi - Saint étant férié, on ne travaillait pas. Or, la paire de chaussures que ma femme m'avait envoyée et qui m'avait rendu grand service, était complètement usée; je l'avais prévu en faisant revenir du cuir, du fil poissé et des clous; nous avons profité de ce jour de congé pour les ressembler. André COTTEAUX et Léon COUPEZ m'y ont aidé. Le soir, nous avons terminé, car le jour de PAQUES devait venir de DIPELZE, à 15 Kms de chez nous, un aumônier français pour dire une messe à l'intention des prisonniers de la région. Nous savions que nous n'avions pas le droit de sortir du commando, mais nous étions bien décidés à ne pas en tenir compte !

Le jour de PAQUES, nous nous sommes levés de bonne heure et avons pris des musettes remplies de victuailles, afin de manger le midi. Nous étions seulement 5 sur les 19 camarades ! Malheureusement, il y avait beaucoup de neige et nous avons beaucoup de mal à marcher; de plus, nous voulions être à jeun pour communier. Le prêtre nous a donné l'absolution générale et nous avons suivi la messe avec beaucoup de foi: c'était la première messe à laquelle j'assistais depuis le 20 MAI 1940.

Nous étions près de cent; après l'office, nous avons cherché un café où nous aurions pu être reçus; c'était défendu ! cependant, nous étions bien décidés à ne tenir aucun compte des règlements; en passant près de la gare nous en avons aperçu un qui était légèrement caché. Nous avons voulu ouvrir la porte; elle était fermée; nous sommes alors passés derrière et avons vu une femme à l'intérieur. Elle a bien voulu nous faire rentrer, mais nous faisant signe que c'était défendu; très gentille, elle nous fit entrer dans sa salle à manger, pour éviter que nous soyons vus. Nous avons pu manger nos provisions et boire un verre de bière (le seul de ma captivité). Après être reposés et restaurés, nous avons pris le chemin du retour; le dégel commençait; nous pataugions et glissions sur la neige durcie et fondue. Nous avons eu beaucoup de mal à regagner BERGOFF, mais nous étions très heureux et ne sentions pas la fatigue.

Le printemps arrivait; dans cette région , il vient dès la fonte des neiges et rapidement la végétation commence; chaque jour, les paysages sont changés.

La neige n'était pas encore complètement fondue; nous avons tous été désignés pour semer un engrais de poussière noire; les allemands faisaient exprès de nous faire semer cet engrais, afin de se rendre compte que nous en mettions partout ! ... Nous étions protégés par des sacs en papier ficellés sur nous. Il faisait un vent terrible; aussi après le travail, nous étions transformés en nègres ! l'engrais collait sur nos figures. En arrivant le soir à la ferme, nous étions dans un tel état que nous avions plaisir à nous voir ainsi. Nous avons eu l'idée de faire une entrée sensationnelle; nous nous sommes mis en rang par quatre et, marchant au pas cadencé, nous avons chanté LA MEDELON le plus fort que nous pouvions. Les gens sortaient sur leur porte pour nous voir défiler autour de la cour. La Frau CHOUKOLECT nous a vu arriver dans cet état: elle avait beaucoup de plaisir à nous entendre chanter quand même . Elle est venue nous distribuer deux oeufs à chacun. Nous avons toujours éprouvé grand plaisir à raconter cette arrivée...

Je suis encore resté quelques mois à BERGOFF. Mais un jour qu'il pleuvait à verse (ce qui est rare en Prusse), le Patriote eut l'idée de nous faire repiquer des choux toute la journée; on nous a apporté le repas dans les champs; le soir, au retour, nous étions complètement percés; notre capote, notre veste; jusqu'à la chemise, tout était à tordre. Nous avons du nous changer complètement de linge; de plus , nous couchions dans cette fameuse cave humide.

Le lendemain matin, avec cette humidité, j'avais une sciati- que. Impossible de me lever tant la douleur était vive et encore moins de travailler. Aussi, quand le Patriote est venu voir pourquoi je restais au lit, je lui ai demandé de me faire conduire à la Gare de DIPELZE, à 15 Kms, afin de prendre le train pour LOTZEN (siège de la compagnie) où se trouvait Le Révier (Infirmerie); mais sa réponse fut celle-ci : "il n'y a pas de  
..../...

..../...

- 71 -

"chevaux pour les prisonniers" ! il y en avait une vingtaine ! ...

Mes amis ANDRE et LEON me voyant handicapé me dirent : "ne t'en fais pas, demain matin nous ne conduirons à la gare".

Nous nous sommes levés très tôt le lendemain et sommes partis à pied à la gare. Mes camarades m'ont entraîné; ils portaient mes musettes; je marchais avec un bâton essayant de suivre la cadence. Mais quel voyage !... heureusement, ces bons copains m'ont rendu un très grand service.

Je suis donc arrivé à l'infirmerie de LOTZEN où j'ai été logé dans une baraque en planches; les lits étaient superposés; j'ai pu avoir le lit du bas; ne sachant pas marcher; je n'aurais pas su aller plus haut.

Comme dans pareil cas, quand un nouveau "locataire" arrivait, chacun me demanda d'où j'étais ? Quand j'ai annoncé que j'étais du CATEAU; l'un d'eux me dit connaître LE CATEAU pour y avoir logé en 1940; il était en ville et était l'ordonnance du Révérend Père SAINTE MARIE, Aumonier; ce dernier se trouvait dans une quincaillerie; quelle coïncidence ! c'était mon magasin; mais comme j'étais mobilisé et qu'il venait quand je n'étais pas là; il ne me connaissait pas; par contre, il connaissait ma femme et mes enfants.

Vous voyez ma surprise et comme le monde est petit ! se rencontrer à 2.000 Kms de chez soi !

A quelques jours de là, un autre camarade me dit : "si tu es du CATEAU, tu dois connaître Monsieur MAZAS qui est de chez moi; de FLEURIE ; il nous dit qu'il a de grandes propriétés dans le NORD, au CATEAU, est-ce vrai ?" En effet, je le connaissais parfaitement bien; il venait très souvent à la quincaillerie et possédait plusieurs grosses fermes aux environs; et voici comment j'ai connu un excellent camarade : Fernand VERMOREL, viticulteur à FLEURIE; ce fut un de mes meilleurs amis; il était soigné pour de la furonculose; il avait travaillé dans un des plus mauvais Commando de LOTZEN, chez un marchand de charbon qui obligeait les prisonniers à décharger à la main les wagons de charbon; c'était extrêmement fatigant et ils étaient très mal nourris; beaucoup n'ont pu y rester et ont été malades. C'est pourquoi il fut hospitalisé; nous sommes restés

.../...

ensemble environ un mois; dans cette infirmerie, il y avait un aumônier, l'Abbé CHOLLET; nous avions la messe dans une salle qui servait de chapelle et nous avions organisé avec FERNAND une petite chorale. Plusieurs fois il m'a dit qu'à notre retour, il me garnirait ma cave. Il était marié et comme moi il avait un garçon et une fille; nous avions des points communs et avons passé d'agréables moments ensemble; Quand il fut guéri, il a été affecté dans une laiterie à LOTZEN; J'ai eu le plaisir d'avoir souvent sa visite; il m'apportait chaque fois un gros morceau de fromage, car il savait que la nourriture à l'infirmerie laissait beaucoup à désirer; j'avais du reste confectionné un petit réchaud où nous brûlions de très petits morceaux de bois; il ne faisait que très peu de fumée. Cela nous permettrait de faire cuire un petit supplément qui améliorerait les menus.

Après mon départ de l'infirmerie, je n'ai plus jamais eu l'occasion de savoir ce qu'était devenu ce bon camarade Fernand VERMOREL. Ce ne fut qu'après mon retour et en 1945 que j'ai eu la grande douleur d'apprendre qu'il avait été sauvagement abattu par les russes en voulant sauver un camarade, le jour même de sa libération !

Un beau dimanche, j'ai eu la joie de voir arriver mes deux bons camarades de BERGOFF : Léon et André; ils avaient eu l'audace (malgré les interdictions) de venir me voir ! De plus, ils arrivaient tout joyeux avec une poule de la ferme qu'ils avaient fait cuire; ce fut pour nous trois, une journée magnifique.

Dès mon arrivée à l'infirmerie, j'ai rendu compte à l'Officier qui la dirigeait dans quelles conditions nous étions logés au commando de BERGOFF, dans cette cave humide ! ...

Je lui ai signalé que beaucoup de camarades viendraient aussi à l'infirmerie; c'était anormal d'être logés dans des conditions aussi insalubres, surtout qu'il y avait dans la ferme des logements libres. J'ai été très heureux de savoir plus tard que ma réclamation avait porté ses fruits, puisque quelques temps après mon départ, ils furent installés dans une maison de civil, libre.

Je reconnais que j'ai été bien soigné; en effet, on me fit une série de piqûres qui m'ont fait beaucoup de bien. Cependant, j'ai eu l'idée de profiter de mon incarcération pour essayer de préparer mon retour en

France, au titre de malade . Il faut dire que la sciatique n'était pas facile à déceler; le docteur me faisait mettre au Garde à vous; il me penchait en avant: or, la jambe malade fléchissait; cela prouvait que je n'étais pas guéri. J'ai donc demandé au Docteur de passer la contre-visite du docteur Allemand , afin de décider si je pourrais profiter d'un départ de malades pour La <sup>R</sup>rance. Ma première visite a provoqué une nouvelle série de piqûres que le Docteur polonais m'administrait dans la cuisse. Huit jours après , je lui dit que j'avais encore mal et désirait revenir en France; j'ai passé une deuxième visite.

Cette fois, un traitement chinois me fut ordonné; j'étais mal tombé; le docteur allemand refusait de me réformer et désirait me guérir; néanmoins, je voulais qu'il revienne sur sa décision,; j'étais pourtant guéri, mais je marchais avec une canne et beaucoup de précautions, simulant la douleur. A la 3<sup>ème</sup> visite, le toubib polonais me convoqua et me dit : "Le docteur Allemand veut absolument vous faire travailler, il ordonne un nouveau traitement, l'élongation du nerf sciatique; vous viendrez me voir demain matin; vous ne sentirez rien; car je vais vous insensibiliser".

J'étais assez inquiet; je me demandais comment cela se passerait je ne pouvais pas changer de raisonnement et me suis présenté au rendez-vous; le docteur me fit une piqûre très douloureuse dans la colonne vertébrale; il cassa même une aiguille ! ... Toute la partie inférieure du corps, ventre compris était insensibilisée. Il demanda aux deux infirmiers de m'allonger sur la table et de me tenir la jambe malade perpendiculaire au corps et leur dit : "ne tirez pas trop fort, car vous pourriez casser la jambe ! " Il prit ma tension; je ne sentais absolument rien.

Après cette position pendant une demi-heure, les infirmiers me déposèrent sur une civière et me ramenèrent dans la chambre; tous les copains se demandaient ce qu'on m'avait fait ? en effet, j'étais parti debout avec ma canne et je revenais allongé !

J'ai du attendre que l'insensibilisation disparaisse ; je ne savais exécuter aucun mouvement avec mes jambes.

Heureusement de bons camarades m'ont aidé à m'habiller, me laver et marcher.

Après une telle aventure, me sentant complètement guéri, je suis allé quelques jours après revoir le docteur et lui dit : "je suis guéri, je peux retravailler, mais je vous demande de me trouver un travail léger " ; j'avais maintenant peur qu'avec d'autres remèdes il me rende cette fois complètement malade pour de bon .

C'est ainsi que j'ai quitté l'infirmerie pour mon troisième Kommando.

=====

demandé si je pouvais le garder ? Il me dit simplement ceci : "Veux-tu retourner en France où rester ici ? " J'avais compris la réponse et me suis empressé de mettre ce petit carnet si précieux dans le poêle qui brûlait dans la chambre.

Plus tard, j'ai beaucoup regretté ce geste trop hatif. En effet, le lendemain, nous étions rassemblés en colonnes dans la cour lorsque se présenta un soldat allemand avec, chose exceptionnelle, une barbe (tous les allemands qui portaient la barbe étaient considérés comme étant juif, donc des ennemis, des proscrits); Il est venu près de moi et s'adressant à mon voisin de droite, textuellement il lui dit en excellent français "la bourse ou la vie"; le Français, un parisien, était tout ébahi "oui, donne-moi ton portefeuille"; Le français s'exécuta, mais l'allemand dit "tiens, tu es parisien ! ... du 14<sup>ème</sup> arrondissement ? " Quand tu seras à PARIS, tu iras dans tel café, à telle adresse où tu donneras le bonjour de ma part". C'était un ancien représentant de commerce qui parlait correctement le français, sans accent; il habitait PARIS depuis de nombreuses années ! ... La fouille était finie; nous en étions stupéfaits. La prochaine fouille sérieuse celle là, eut lieu à notre arrivée à COMPIEGNE où on me prit quelques objets de peu d'importance; nous nous en moquions bien, car nous ne demandions qu'une chose : revoir notre femme et nos enfants.

Notre voyage dura cinq jours; contrairement à notre voyage d'aller, nous étions cette fois assis dans des wagons de voyageurs.

Heureusement, nous pouvions améliorer l'ordinaire avec les provisions emportées; nous étions tellement heureux, manifestant une joie débordante, facile à comprendre.

Enfin, le jour tant désiré était arrivé; je crois inutile de décrire l'émotion qui nous étreignait le cœur en revoyant notre France bien aimée, admirant les belles récoltes; ces champs magnifiques, cette belle campagne contrastant avec cette région déshéritée de Prusse Orientale; des larmes de joie coulaient sur nos joues. Nous étions émerveillés par cette riche terre de France.

Mon arrivée en Gare du CATEAU fut inoubliable. Je revenais bien n'maigri avec de nombreux cheveux blancs, mais si heureux d'embrasser ma femme et mes chers enfants.

J'avais quitté mon fils PIERRE un adolescent et je retrouvais un grand jeune homme de 17 ans !... Je me souviendrai toute ma vie de ces baisers remplis de larmes de joie. Il venait de PARIS et pour éviter d'attendre une correspondance à BUSIGNY, arrivait en bicyclette, tout essoufflé de l'effort. Il se retournait alors vers sa mère en disant : "je n'aurais jamais cru que Papa était si petit ! ..." En effet, nous étions maintenant de la même taille. Son séjour à LIMEUIL, la vie au grand air, la natation, avaient fait un homme de l'adolescent de 1940 ! ...

Avec quelle joie, j'embrassais aussi ma petite Jeannette que j'affectionnais particulièrement. Quand je l'ai quittée, elle aimait encore venir sur mes genoux; c'était si agréable de sentir l'affection de cette chère petite fille. Elle aussi était changée, c'était maintenant une grande fille de près de 15 ans que j'embrassais avec grande émotion et toute mon affection.

Aucun mot ne peut traduire ces transports de tendresse, d'émotion et de joie qui nous étreignaient tous ! ...

Ensemble, nous allions retrouver la vie de famille, ensemble nous reprendrions le travail interrompu; ensemble, dans la douceur du foyer retrouvé, nous nous efforcerons d'oublier mais ! ... Malheureusement, je pensais à mes bons copains restés en cette Prusse inhospitalière et je me promettais à nouveau de donner de leurs nouvelles aux familles dont j'avais pris les adresses.

C'est à ce moment que je fis un serment intérieur ; je désormais me dévouer pour eux et les aider à supporter cette injuste séparation.

Après avoir retrouvé avec émotion toute ma famille, ma première visite fut pour M. CAROUS, Président de la section des A.C.P.G. en formation.

Je me suis mis à sa disposition et depuis ce jour là, sans relâche, je me suis dévoué pour tous ces camarades auprès de qui, j'ai découvert l'esprit d'entraide qui ne m'a jamais quitté. Heureux d'avoir gardé cette amitié et la joie de rendre service à tous ceux qui ont été moins favorisés.

XII-CONCLUSION.

Me voici arrivé au terme de mon récit.

Peut-être vous ai-je intéressé ? Je m'excuse si quelquefois il fut monotone. Je vous ai raconté en toute simplicité la vie que nous avons menée durant de nombreuses années, mes camarades et moi-même.

J'ai revécu avec vous; les bons et les mauvais moments de cette pénible période dont nous n'étions pas responsables.

En 1939 et 1940; beaucoup comme moi ont répondu de grand coeur et plein d'enthousiasme à l'ordre d'appel; avec la volonté bien arrêtée de faire leur devoir.

Personnellement, j'ai conscience d'avoir suivi le droit chemin; je me suis toujours rendu aux emplacements qui m'étaient assignés. Et pourtant ? que de desillusions à notre retour ? Cette carte du combattant accordée avec tant de parcimonie ! ... j'ai personnellement reçu un refus ! ...

Oh ! je n'en veux pas à la France que j'aime tant.

Je n'ai pas de rancune, mais je constate. Je ne demande aucune mansuétude, mais la justice.

Pour moi, ma récompense a été de retrouver ma femme et mes enfants et de souhaiter que nos enfants et petits enfants ne connaissent pas de pareils moments.

La GUERRE N'APPORTE QUE RUINES, DEUILS et BEAUCOUP DE LARMES.

---

XIII-L'EVASION DE GERY GELLEZ.-LE PREMIER ESSAI D'EVASION DE GERY GELLEZ.

Après mon séjour à l'infirmerie de LOTZEN, avant mon départ pour BERKUNEN, mon dernier commando, j'ai obtenu l'autorisation d'aller me promener en Ville.

Je voulais revoir la cour du fort où à notre arrivée, nous avions connu le "marché aux esclaves". Dans les bâtiments se trouvaient la poste P.G., le magasin d'habillement et les bureaux de la compagnie.

Après être passé sous l'arc de triomphe qui se trouvait sur ma route, construit par les soldats de NAPOLEON et où étaient gravées dans la pierre, les batailles de l'Empereur; je descendais les marches de l'escalier conduisant dans la cour. A ma grande surprise, je rencontrais un bon camarade : GERY GELLEZ ; il était quincailleur à ANZIN, près des usines JAPY "A L'EMAIL ROUGE". Je le connaissais bien; il était marié à une institutrice libre qui avait fait la classe à ma plus jeune sœur AGNES.

Après la conversation d'usage, il me dit qu'il avait été placé au bureau de poste de la compagnie. Avec sa connaissance parfaite de la langue allemande, il avait une grande facilité pour obtenir des renseignements sur la marche des opérations militaires, ce qui intéressait tout le monde ! ...

Il me dit travailler auprès du Soldat allemand chargé du contrôle des colis et de la correspondance. C'était un brave soldat, assez âgé et moustachu : on l'avait surnommé HINDENBURG !

A cette époque, vers Juillet 1942; GERY avait déjà des projets d'évasion et afin de la préparer, il déroba un jour la pince à plomber que l'allemand se servait à la Gare de LOTZEN.

Il en fit faire de suite une semblable par un serrurier P.G. qui travaillait chez un artisan de la ville.

Après 5 à 6 jours de recherches infructueuses on retrouva enfin la fameuse pince dérobée enfouie sous un tas de colis !

Ah Kommen sie; Danke, danke ! s'écria la brave homme; il aurait bien embrassé GERY !

La pince fabriquée fut mise précieusement de côté avec la perspective de s'en servir un jour (c'est cette pince qui servit à GERY plus tard à sa 2ème tentative d'évasion réussie.)

GERY rendit de très grands services aux camarades qui lui signalaient un objet défendu ou une lettre compromettante dans un colis. Il arrivait à retrouver le colis, il l'ouvrait et retirait la chose signalée, de sorte qu'à la vérification par le sous-officier allemand, tout se passait très bien.

Je vous signale que lorsqu'il était découvert un colis contenant des objets défendus, le prisonnier était très sévèrement réprimandé. Le Règlement obligeait même les gardiens d'ouvrir les boîtes de conserves en présence du prisonnier et de renverser le contenu dans un récipient que le prisonnier lui présentait !

Un jour, profitant d'une promenade le long du lac de LOTZEN, il fit connaissance d'un belge flamand, ouvrier volontaire en Allemagne. Il y en avait quelques-uns dans la région. Ils avaient signé un contrat de travail qui leur donnait droit à des permissions pour retourner quelques jours dans leur famille.

GERY n'ignorait pas cet avantage accordé; ce faisant, il pensa de suite que cet homme pouvait lui permettre une évasion magnifique !

Il revint plusieurs fois voir ce flamand et après de nombreuses visites, il s'en fit un excellent camarade.

Quant il l'eut bien en main, il lui dit un jour : "donne-moi tes papiers; je te les rendrai sans faute dans quelques jours". Après avoir bien hésité, ce flamand lui confia ses papiers.

Il y avait des prisonniers français partout, chez tous les commerçants et artisans; ce fut le grand branle-bas chez les photographes où les papiers furent photographiés, ensuite recopiés avec le même papier, les mêmes frappes de machine à écrire; les cachets furent imités d'une façon parfaite. Il fallut plusieurs mois pour reconstituer le dossier.

Quand tout fut mis au point, GERY avec quelques camarades décidèrent de tenter leur chance.

Ils se procurèrent des vêtements civils, fausses barbes et fausses moustaches, pour ne pas être reconnus; ils firent prendre à la Gare de LOTZEN les billets de chemin de fer pour KOENISBERG par des civils.

Ils prirent le train un dimanche matin; le voyage se passa très normalement: un gendarme allemand de LOTZEN vint même se placer en face de GERY sans le reconnaître; il ne se doutait pas qu'il était au milieu de 4 français qui désiraient la liberté !

Arrivés à KOENISBERG, ils allèrent au guichet pour obtenir un billet pour BRUXELLES. Cela devait se passer normalement; malheureusement, l'employé après avoir vérifié leurs papiers, se douta à la dernière minute qu'il manquait un papier de la police de LOTZEN, car, chose que les camarades ignoraient, la région était interdite par suite d'une épidémie de typhus et pour sortir de LOTZEN, il fallait un papier de la police !

Les camarades furent bien décontenancés; ils certifièrent que la Police ne les avait pas prévenus !

A tel point que l'employé leur dit : "ce n'est pas nécessaire de retourner à LOTZEN, vous n'avez qu'à téléphoner où je vais le faire à votre place !"

Voyant comment les événements se présentaient, ces braves français prirent des billets de retour pour LOTZEN.

Ils regrettèrent bien cet échec et le cœur gros, ils reprirent le soir même le train pour regagner leurs kommandos ! ...

Arrivés tard dans la nuit, ils durent récupérer leurs vêtements militaires qu'ils avaient distribués au départ ! cette aventure se termina par une bonne rigolade. Ils durent fracturer certains kommandos pour retrouver leurs frusques et la nuit ce ne fut pas facile.

Le lendemain, ils purent revenir au travail, sans que leur absence fut remarquée; GERY retrouva HINDENBURG, tout en espérant bien réussir la prochaine fois !

2ème TENTATIVE D'EVASION COURONNEE DE SUCCES .

Après sa place à la poste, GERY eut l'occasion d'obtenir un nouvel emploi dans la ville de LOTZEN. Ayant toujours le désir d'une évasion, il l'accepta de grand coeur. En effet, c'était une place formidable, réservée à un camarade connaissant parfaitement l'allemand (c'était son cas), ce qui lui donnait un très gros avantage.

Il devait aller dans un hotel restaurant de la ville avec mission de s'occuper de la réception. Le patron était mobilisé; c'était sa femme qui tenait cet établissement; il obtint de suite la confiance de la patronne par sa parfaite connaissance de la langue.

On lui mit une très belle chambre à sa disposition avec un lit très confortable avec matelas, couvertures et draps impeccables. On lui faisait ses lessives. On lui donna une veste blanche pour servir et accueillir la clientèle; chaque repas lui était servi dans sa chambre, très bien meublée. Il prenait le menu du restaurant qui lui était remis par le personnel féminin; etc...

Je suis allé le voir plusieurs fois, nous prenions ensemble la consommation qu'une serveuse nous apportait. C'était une place rêvée; il était l'homme de confiance et était même chargé de la vente des cigares et des cigarettes, ce qui est un signe de confiance totale. Comme il devait travailler les dimanches, il avait en compensation le jeudi comme jour de repos. Cela lui donnait toutes facilités pour préparer sa nouvelle évasion. J'avais donc souvent sa visite, car je me trouvais à BERKUNEN, à 3 Kms de LOTZEN.

C'est là qu'un jour, il est venu me prévenir qu'il allait faire "la belle" !

Pour vous dire à quel point il parlait bien l'allemand; un jour est arrivé à l'hotel 2 officiers allemands venus voir un blessé à l'Hopital HINDENBURG de 800 lits.

Ils s'installèrent à la terrasse où il leur servit une consommation. Un des officiers lui fit signe de venir leur parler et lui dit : " je viens d'avoir une discussion avec mon collègue qui prétend que vous avez l'accent de WESTPHALIE, et moi je trouve que vous avez celui de PRUSSE ORIENTALE ? lequel à raison ? " Il leur dit "vous avez raison tous les deux, je suis prisonnier français " ! Les officiers en furent stupéfaits !

Il avait souvent l'occasion de voir des familles venues voir un parent blessé; du reste souvent en ville on rencontrait des soldats blessés en convalescence; il avait souvent des nouvelles du front qu'il n'oubliait pas de nous raconter.

L'hiver 1941 fut terrible pour l'armée allemande; il arrivait des trains entiers de soldats, les oreilles, les mains, les pieds gelés; les pertes ont été considérables; c'était pour nous une petite consolation.

Malgré qu'il avait pu obtenir une place vraiment extraordinaire et privilégiée, il pensait toujours à son évasion. Or à cette distance de LA FRANCE , ce n'était pas facile. Combien j'en ai connu qui furent repris ? Il faut reconnaître que les allemands admiraient le courage de ceux qui tentaient leur chance; ils récoltaient seulement 10 jours de prison !

Le seul moyen valable était de partir dans un wagon de marchandises. On devait se munir d'une boussole, d'une carte avec le plan des gares de triage, d'une pince à plomber (ce qu'il possédait), d'une lampe de poche avec verre teinté, sans oublier bidons d'eau et nourriture. Muni de tout ce matériel on devait attendre le départ de la Gare de LOTZEN d'un wagon contenant pommes de terre, fromages ou autres denrées.

Comme il y avait des prisonniers partout, à la gare, dans les laiteries, dans les grosses exploitations, il était relativement facile de connaître le jour et l'heure d'un départ dans la direction désirée.

On devait se trouver prêt le jour et à l'heure signalés ; c'est ce que fit mon ami GERY avec 3 autres camarades ; ils purent prendre place dans le wagon indiqué et changer de wagon ensuite dans une gare de triage. Un camarade passait par la trappe et venait ouvrir la porte. Après être descendus, ils refermaient en ayant soin de replomber le wagon et se mettaient à la recherche, dans la rame, d'un autre wagon les rapprochant du but. Cette manœuvre devait se renouveler autant de fois qu'il était nécessaire.

Malheureusement, quand ils prirent place dans le wagon, il y avait déjà deux camarades qui n'avaient pas pris la précaution de se munir d'eau, de nourriture, de sorte que les provisions durent être partagées pour 5 au lieu de 3 prévus !

En cours de route, ils durent changer de wagon 7 ou 8 fois durant les 15 jours du voyage et l'eau vint à manquer; ils souffraient énormément de la soif, leurs langues étaient gonflées et ils se trouvaient étouffés; un jour, à bout de forces, n'en pouvant plus, ils durent tenter leur chance; ils descendirent du wagon dans une gare de triage et partirent en ville à la recherche d'une borne fontaine. Ils eurent la chance de n'être arrêtés par personne. Ils avisèrent un square dans lequel il y avait une baraque en bois où les jardiniers rangeaient leurs outils et quelle ne fut pas leur surprise en y trouvant un robinet où ils purent se désaltérer et remplir un grand arrosoir d'eau. Ils vinrent à la gare, tout heureux de reprendre place dans leur wagon; ils étaient sauvés !

Le lendemain; il faisait un froid terrible; on était déjà fin novembre ils se trouvaient assis sur des caisses, lorsqu'un coup de tampon formidable les culbuta. Malheureusement, une caisse bascula et vint écraser le pied de l'un d'eux. Il en souffrit terriblement, il ne put s'empêcher de crier; les camarades durent le baillonner pour l'empêcher d'alerter le convoyeur du train; n'ayant aucun pansement, ils durent couper un morceau de leur chemise pour entourer le pied malade, en y mettant un peu d'eau avec un peu d'alcool; mais il faisait tellement froid que le pansement était complètement gelé quelques minutes après ! le blessé souffrait tellement qu'à chaque seconde du wagon, il poussait des cris, malgré lui et les camarades le suppliaient de se taire, craignant d'être découverts.

Après 14 jours d'angoisse, ils arrivèrent en Hollande, puis en Belgique. Malgré leur faiblesse, leur fatigue et leurs souffrances, ils exultaient de joie lorsque l'un d'eux, en sentinelle à la trappe du wagon, put lire, malgré l'obscurité, le nom de la ville où le train s'était arrêté ! Ils étaient à LIEGE ... c'était formidable !

Ils approchaient du but; aussi inutile de décrire la joie qu'ils ressentaient ! le train stoppa et le camarade, toujours aux aguets, entendit le bruit d'un homme marchant le long des wagons et au même instant il fut ébloui par un jet de lampe électrique. C'était l'inconnu qui avait aperçu une tête à la luzerne et voulait se rendre compte si c'était bien vrai ? Il se cramponna

au wagon pour mieux voir , car c'était la nuit.

Le Français a vu aussi la tête de l'étranger arrivée à la hauteur de la trappe. Qu'allait-il faire ? Pour lui, c'était certainement un soldat allemand ? chargé de surveiller le convoi ? Ce fut une seconde très angoissante, une très grande déception, être pris arrivé presque au but ! après une si grande joie...

Le prisonnier qui croyait bien avoir à faire à un ennemi se dit tant pis ! je risque le tout pour le tout, on verra bien ? Il faut dire que le prisonnier en question que je connaissais, était de forte corpulence; Il était directeur d'un garage aux environs de PARIS; il possédait une force peu ordinaire; c'est ce qu'on appellerait un malabar; il hésita quelques secondes; il était déjà bien affaibli; mais avec un sursaut d'énergie, avec ses grosses mains, reprenant le maximum de ses forces; il serra le plus qu'il pu le cou de cet étranger.

Heureusement, il n'eut pas la force de serrer davantage et dans un moment de faiblesse extrême, n'en pouvant plus, il lâcha sa proie qui retomba lourdement sur le sol.!

Ce fut de nouveau un moment d'intense émotion, qu'allait-il se passer ? L'étranger en question n'avait pas été étouffé complètement, après s'être remis pendant quelques instants, mais combien angoissants pour ces pauvres prisonniers !

Il frappa sur le wagon et leur dit : "les amis, n'ayez pas peur, ce sont des amis belges qui viendront vous délivrer, restez dans le wagon, nous allons venir vous chercher".

Eh effet, quelques moments après, ils arrivèrent à plusieurs et ouvrirent la porte du wagon.

Les français plus morts que vifs, descendirent péniblement; ils étaient dans un tel état de faiblesse qu'ils ne savaient plus se tenir debout; Aidés de leurs amis belges, ils furent conduits à travers les voies dans une baraque où un homme était à la porte, revolver au poing; On leur fit boire une excellente tasse de café qu'ils dégustèrent avec délice !

On les fouilla complètement jusqu'aux endroits les plus intimes . les résistants belges s'excusent de cette fouille aussi méticuleuse, mais on leur fit comprendre que n'ayant aucun papier militaire, ils se méfiaient , car il arrivait que des espions allemands se faisaient passer pour des prisonniers, afin de connaître la filière de l'organisation belge.

Quand ils eurent la certitude qu'ils étaient bien français, on les conduisit chez des particuliers de LIEGE qui les hébergèrent, leur donnèrent à manger, soignèrent leurs blessures, les installèrent dans des chambres confortables pendant une dizaine de jours. Ils purent reprendre des forces avant de regagner leurs familles.

Mon camarade fut hébergé chez un docteur, chef de la Résistance Belge, qui, grâce à des cheminots, put le faire acheminer jusqu'à ANZIN.

Lorsqu'il arriva chez lui, sa femme se rendit à VALENCIENNES pour le signaler à un ami d'enfance de GERY, le Capitaine de Gendarmerie PLAISANT qui lui conseilla d'aller se réfugier chez son beau-frère, l'Abbé LECOQ, curé de PECQUENCOURT et il lui remit de fausses cartes de ravitaillement.

C'est ainsi qu'arrivé le dimanche, il repartait le lendemain lundi à PECQUENCOURT où il resta jusqu'à fin Décembre. Son beau-frère qui était au patronage vit arriver GERY, amaigri, le teint jaune, mais très heureux d'avoir réussi son coup.

Il revint ensuite à ANZIN où il dut prendre beaucoup de précautions, pour ne pas se faire repérer, car la GESTAPO est venue plusieurs fois chez lui et il devait chaque fois se sauver en vitesse dans son jardin pour se mettre à l'abri. Il ne sortait jamais dans le jour et profitait de la nuit pour prendre l'air.

Il est venu me voir plusieurs fois, venant en bicyclette pour se ravitailler en Thiérache; il m'a fait le récit de son évasion et m'avoua qu'il avait tant souffert, qu'il ne serait pas parti s'il avait pu prévoir ce qui devait lui arriver.

Par une coïncidence, je suis rentré moi-même, grâce à la relève, fin Décembre 1942 (un mois après);

=====



..../...

\* RECAPITULATION \*

\*\*\*\*\*

CHAPITRE I -- INTRODUCTION;

" II -- MON INCORPORATION ET MA CAPTURE;

" III -- EN ROUTE VERS LA CAPTIVITE;

" IV -- LE CAMP DU I.B.

" V -- MON PREMIER STAGE DANS UNE PETITE FERME;

" VI -- COMMENT COMPRENDRE LE CARACTERE DES ALLEMANDS AVEC LESQUELS  
J'AI VECU;

" VII -- LA FIN DE MON PREMIER COMMANDO;

" VIII -- MES SABOTAGES;

" IX -- BERGOFF, MON DEUXIEME COMMANDO;

" X -- BERKUNEN, MON TROISIEME COMMANDO;

" XI -- MA LIBERATION;

" XII -- CONCLUSION;

" XIII -- L'EVASION DE GERY GELLEZ;

-----

